

3 1761 03630 7189
PQ
2382
P2M6
t.3



MON ONCLE THOMAS,

Guillaume Charles Antoine

PAR PIGAULT-LEBRUN,

TOME TROISIÈME.

Nunc est ridendum.

A PARIS,

z Barba, Libraire, Maison Egalité,
No. 51.

AN VIII.

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers arrangemens de milady et de mon oncle.

PENDANT le dîner, dont Fanny avoit le plus grand besoin, elle s'arrêtoit de tems en tems ; ses jolis yeux se fixoient au plafond ; elle soupiroit : le nom de Seymour venoit mourir sur ses lèvres, et elle revenoit à son assiette, car de tous les appétits, le plus impératif peut-être est celui de l'estomac.

Cet appétit satisfait, et une femme sensible mange peu, milady se parloit, pendant que mon oncle, sans soins, sans inquiétudes, se livroit au plaisir de la table, le seul à-peu-près qu'il eût connu encore. « Où est-il, disoit la ten-
» dre lady ? — A Oxford, répondoit
» Thomas, en déchirant à belles dents une
» cuisse de dindon. — Qu'y fait-il ? — Il

» s'y désole. — Comment le consoler ? » — Il faut lui écrire. — Et comment, » en tems de guerre, faire passer ma » lettre ? — Ma foi, je n'en sais rien ». Et mon oncle d'achever sa cuisse et de vider sa bouteille, et Fanny de relever ses yeux, et de consulter le plafond.

Le commissaire de la marine, je crois vous l'avoir dit, étoit un homme aimable : c'étoit aussi un homme aimant. Il n'avoit pas donné entièrement dans l'histoire que mon oncle lui avoit faite des malheurs de milady ; et en effet, il étoit assez difficile de croire à la qualité d'une femme protégée par mon oncle : mais, nous autres français, nous tenons singulièrement aux graces, et celle qui en est pourvue a fait toutes ses épreuves.

Ce commissaire donc avoit trouvé la petite anglaise fort jolie, et il avoit raison. Il étoit bien-aise de faire valoir le service qu'il lui avoit rendu, et cela est assez naturel. Prenez bien garde, mesdames ; ne vous laissez pas obliger indistinctement par tous les hommes : défiez-vous du plus aimable, et n'oubliez pas qu'un magot est quelquefois aussi exigeant qu'un autre.

Mon commissaire, auquel je reviens, se présente à la fin du dîner, et s'annonce, non avec ce ton de fatuité qui répugne,

moins encore avec cet air à prétention qui avertit du danger, mais avec une physionomie ouverte, affable, honnête; une de ces physionomies enfin qui font dire bien bas à la femme la plus décente : Je l'aimerois, si je n'en aimois pas déjà un autre.

Il se présenta donc en homme qui compte la jouissance pour beaucoup, mais qui met avant tout le bonheur de plaire.

Fanny le reçut comme quelqu'un à qui on a des obligations; elle lui parla avec cette candeur qui atteste sa sagesse, avec ce charme qui ajoute à l'amour, avec cette tendresse pour son époux, qui désespère un amant.

Le commissaire, homme du meilleur ton, ne s'étoit pas indiscrètement avancé; il ne s'étoit pas même permis un mot qui pût faire froncer le sourcil à mon oncle, très-chatouilleux sur ce qui concertoit milady : il sentit qu'il falloit se borner à prétendre à de l'amitié, et il se décida à la mériter. Un français aimable est toujours flatté d'inspirer un sentiment.

Il écouta avec sensibilité le récit des infortunes de l'aimable anglaise; il la plaignit sincèrement, et, ce qui valoit mieux pour elle, il lui indiqua l'adresse

d'un négociant de Hambourg qui recevroit sous double enveloppe, et feroit parvenir en Angleterre, les lettres de la jeune et tendre épouse.

Femme qui aime n'oublie rien ; celle-ci jugea que l'inaction et une grande douleur ne s'accordent jamais : elle en conclut que son cher Seymour ne se seroit pas borné à déplorer sa perte dans les salles d'une université, qu'il devoit être parti en poste, être tombé aux pieds de son père, à ceux du lord Chatam ; à ceux du roi peut-être, qui ne pouvoit, selon elle, se dispenser de prendre le plus vif intérêt à son sort. Pauvre jeune femme! des rois, des courtisans s'occuper d'une affaire de cœur!

Elle ne doutoit pas que dans tous les cas son digne époux n'ait été voir le vieux Thompson : elle écrivit donc à son père, et à Oxford. « Et de l'argent, disoit-» elle en pleurant.... avec quoi viendra-» t-il, si ses parens, si ses amis lui en » refusent » ? Le commissaire ne répondoit rien : la galanterie et la bourse n'ont ordinairement rien de commun. « En » voilà, dit mon oncle, et il mit son » petit sac devant Fanny. Bon, reprit » le commissaire ; je vais prendre une » lettre de change sur Hambourg, dont » milord touchera le montant par toute

» l'Angleterre. Bravo, s'écria mon oncle », et il embrassa encore une fois le commissaire.

Celui-ci sort avec les espèces de Thomas, et à peine est-il dehors, qu'on introduit la couturière et la lingère. Fanny demande les choses les plus simples, et en très-petite quantité. Thomas l'interrompt brusquement : « Qu'est-ce » que c'est, madame, qu'est-ce que c'est ? » voulez-vous ressembler à une grisette ? » Lingère, je veux des bonnets et des » fichus en dentelles, des chemises et » des mouchoirs de batiste... Otez donc » votre main, milady ; que diable ! laissez-» moi la parole libre ». Et s'adressant à la couturière, il lui commande trois jupons de brocard d'or, et six robes de velours de différentes couleurs, brodées en argent sur les tailles et le pourtour ; le tout pour le soir, parce qu'on donnoit au spectacle *Toinon et Toinette*, et que l'hôtelier, depuis qu'il étoit devenu poli, lui avoit assuré qu'il y avoit beaucoup d'analogie entre lui et le capitaine *Sabord* ; ce qu'il étoit bien-aise de vérifier.

Toute préoccupée qu'étoit Fanny, elle ne put s'empêcher de rire en écoutant les ordres que donnoit mon oncle. Elle voulut absolument donner les siens à son

tour, et Thomas fit une mine de réprouvé, quand elle eut déclaré nettement qu'elle ne vouloit pas ressembler à la reine Elisabeth ou à la reine Anne.

« Et vous, mon brave ami, lui dit-» elle, ne vous arrangerez-vous pas un » peu? — Corbleu! madame, cet habit est » mon habit d'honneur, il est teint du sang » des ennemis, et ces déchirures attestent » mes travaux. — A la bonne heure; mais... » — Pas de mais, milady. Je vous con-» duis ce soir à la comédie comme me » voilà; je me place avec vous aux » premières loges, et si quelque mir-» liflor s'avise de me regarder de tra-» vers, je lui ferai voir de quel bois je » me chauffe. — Non, Thomas, vous » ne vous donnerez pas ce ridicule. Mon » ami, mon bon ami, habillez-vous con-» venablement; faites encore cela pour » moi, je vous en prie » : et ce sourire si doux et si persuasif achève de vaincre mon oncle. « Allons donc, puis-» qu'il faut vouloir tout ce que vous » voulez, lui dit-il. Mais ventrebleu, » je ne changerai ces honorables gue-» nilles que contre un habit des plus » somptueux; et puisque vous voulez du » luxe, je vous jetterai de la poudre aux » yeux. Qu'on m'aille chercher un tailleur. » Mon mari l'est, monsieur, reprend

» la couturière. — Hé bien, va me cher-
» cher ton mari. — Je vous prendrai me-
» sure aussi-bien que lui : vous n'avez qu'à
» me dire votre goût. — Habit, veste et
» culotte de drap écarlate. — C'est bien
» éclatant, murmuroit Fanny. — Oui,
» madame, de l'écarlate, et de la pre-
» mière qualité. Ah, vous voulez que
» je me pare... Doublure de satin blanc. ...
» — Mais nous sommes en été. — C'est
» égal. — Un galon d'or à la bourgogne,
» de quatre doigts de largeur. — Cela
» sera d'un poids insupportable. — C'est
» égal, milady. De l'or, de l'or par-tout.
» Un chapeau à plumet, bordé du plus
» beau point d'Espagne. — Mais, mon
» ami, il me semble avoir lu que les
» gentilshommes seuls ont le droit, en
» France, de porter le plumet. — C'est
» égal. D'ailleurs, comme je ne connois
» pas mon père, je peux me supposer
» noble ainsi que roturier ; et puis j'aurai
» une épée, je sais m'en servir, et je
» prouverai ma noblesse à quiconque me
» la contestera, en lui crevant le ventre à
» la minute. — Joli moyen. — Il n'en est
» pas de plus sûr. Allons, voilà qui est
» arrangé, dit-il à la couturière ; que tout
» cela soit prêt pour six heures. — Mais,
» monsieur, il en est trois. — Que tout
» cela soit prêt pour six heures. — Mais,

» monsieur.... — Pas de raisons, et qu'on » se mette à l'ouvrage. Réfléchissez donc, » mon ami, dit la jolie anglaise : ce que » vous demandez est impossible. — Je » paierai le double, le triple, milady, » mais, je veux être servi au comman- » dement : qu'on y mette trente ouvriers, » s'il le faut. Vous serez obéi, monsieur, » reprend la couturière, à qui une façon » payée triple faisoit ouvrir les oreilles. » — A six heures, donc ? — A six heu- » res. — Et le trousseau de milady aussi ? » — De milady aussi ». Mon oncle, en reconnoissance, prend un énorme gobelet, l'emplit d'eau-de-vie, et veut faire avaler le contenu, et peut-être le contenant, à la couturière. Elle se défend, il insiste ; elle s'obstine, il s'emporte. Milady lui représente qu'il ne faut pas enivrer les gens quand on veut qu'ils agissent avec célérité ; Thomas se rend à cette raison : la couturière s'esquive, et court procéder à la métamorphose de Fanny et de son compagnon d'aventures.

Le commissaire rentre avec un effet sur Hambourg, tiré par une des meilleures maisons de Dunkerque. Cet effet rappelle à Fanny ce qu'elle n'auroit pas oublié, si son imagination n'avoit été travaillée dans tous les sens à la fois, c'est qu'il ne restoit pas un écu, et que

les commandes faites monteroient à plus de cent louis. « C'est égal, dit mon on-
» cle, il faut que milord arrive. Envoyez-
» lui ce brinborion de papier, et pendant
» qu'on fait nos habits, je vais courir
» la ville, et chercher de quoi les
payer ».

Fanny étoit délicate ; elle souffroit d'avance des brusqueries qu'il faudroit éprouver si mon oncle ne trouvoit pas de fonds ; un jour perdu pour l'amour lui sembloit plus dur encore : elle se flattoit intérieurement que les ouvriers ne résisteroient pas à son esprit conciliant, et qu'elle les détermineroit à attendre la vente du vaisseau anglais. Cela étoit assez incertain ; mais, comme l'avoit très-bien observé mon oncle, il falloit que le cher lord arrivât, et promptement : la lettre de change fut donc enfermée dans le paquet, et le paquet porté à la poste.

Mon oncle sort, et cherche son prêteur. Il ne savoit pas son nom, et il avoit beau demander un usurier, on lui répondoit toujours : Duquel parlez-vous ? il y en a tant ici ! En effet, c'est une espèce de petit Paris que Dunkerque. On y trouve tous les vices de la capitale, avec la morgue stupide de l'opulence, l'impudeur d'une banqueroute qu'on prépare, un baragouin mi-fran-

çais, mi-flamand qui rappelle le langage du faubourg Saint-Marceau ; des graces épaisses ; que sais-je encore, et tout cela en quantité... On y trouve aussi des négocians qui honorent leur profession, quelques hommes d'esprit, quelques autres d'un jugement solide, trois ou quatre jolies femmes, cinq à six vraiment aimables, et c'est beaucoup pour une petite ville.

Revenons à mon oncle. Il couroit donc, cherchant son usurier qu'il ne trouvoit pas ; il courut, cherchant le premier huissier priseur, espèce d'animal vorace qu'on trouve facilement par-tout. Habitué à faire les choses en grand, il demanda à celui-ci dix mille francs, qu'il reprendroit, avec les intérêts, sur le produit de la prise.

Un huissier priseur prête facilement, tout le monde le sait, mais avec connoissance de cause, et l'extérieur de mon oncle ne promettoit pas d'hypothèque bien solide. On n'ignoroit pas qu'il fût capitaine de prise ; mais les scellés étoient sur le vaisseau ; les marchandises pouvoient être avariées, détériorées ; un homme dont tout le mérite est en spéculations, doit spéculer juste : pour cela, il faut tout prévoir, et l'huissier prévit qu'il n'étoit pas prudent d'exposer

ses

ses fonds. Il éconduisit très-poliment mon oncle, qui sortit en l'envoyant au diable, et qui alla répéter sa demande à quatre ou cinq négocians, chez lesquels il reçut aussi des politesses et des refus très-positifs.

Cependant il falloit que milady fût habillée, et qu'elle eût de l'argent à sa disposition ; mon oncle avoit bien dîné, et il pouvoit coucher sous le portique de la paroisse, ou sur le fascinage de la jetée......... Mais milady, morbleu, milady !...... l'exposer aux brusqueries d'un maître d'auberge, d'une lingère, d'une couturière ! cette idée étoit révoltante, insoutenable.

Il y avoit deux heures qu'il vaguoit par les rues, en se rongeant la main gauche, se froissant de l'autre le sein droit, et jurant, ah !..... comme devoit jurer mon oncle. Il passa devant un cabaret d'où partoient des éclats de rire, et les chants aigres de cinq à six gosiers éraillés. C'étoient ses camarades, qui n'avoient pas sauvé de ladys, qui étoient sans soucis, et qui déposoient gaîment, au fond d'un broc de forte bierre, l'oubli de leurs peines passées.

Mon oncle entre, et tout le monde se lève. On lui passe la *cannette* d'étain, on lui présente la *tartine* de beurre salé,

et la tranche de fromage de Hollande.
« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ré-
» pond Thomas. Avez-vous de l'argent,
» vous autres ? — Pas le sou, capitaine ;
» nous avons trouvé un brave homme
» qui nous héberge à crédit, jusqu'à ce
« que nous touchions nos parts. Veux-tu,
» dit mon oncle au cabaretier, héberger
» aussi milady et moi aux mêmes con-
» ditions ? — Pourquoi pas, mon offi-
» cier ? — Voyons où tu logeras cette
» femme incomparable ». C'étoit un
taudis en mansarde, où l'on entroit en
se ployant en deux, où il n'y avoit
qu'une mauvaise couchette, deux matelas
plus mauvais encore, un poêle de fonte
sur lequel on faisoit le gargotage, et
une odeur de fumée de pipe à faire
reculer un allemand. Mon oncle des-
cend sans dire un mot, il vide une
cannette d'un trait (on jure avec plus
d'aisance quand on a le gosier hu-
mecté), et il s'écrie : « C'est de l'ar-
» gent qu'il me faut, il m'en faut, sa-
» crebleu, il m'en faut à tout prix.
» Nous avons à cent toises d'ici l'Océan
» à parcourir, et les anglais à dépouiller.
» Venez avec moi : demandons une bar-
» que au capitaine de port, des fusils
» au commandant de la place, partons
» pour la dune, enlevons la caisse de

» l'amiral anglais, partageons-la sans que » l'amirauté et les huissiers-priseurs s'en » mêlent, et que je ne me présente devant milady que les poches pleines » d'or ». Il parloit à des héros qui ne se soucioient pas de se faire casser la gueule sans nécessité, et qui trouvoient fort agréable la vie qu'ils menoient à Dunkerque. Ils se récrièrent sur l'extravagance du projet, qui en effet étoit fou; ils entreprirent d'en dissuader Thomas, qui trouva leurs raisons détestables, leur tourna les talons, et s'achemina vers l'auberge de Fanny, le désespoir dans l'ame.

Il ouvre d'un coup de pied la porte de milady étonnée. « Madame, lui dit» il, je ne peux plus rien pour vous, » vous êtes sans ressources, et je viens » vous proposer de finir à l'anglaise. » Prenez mon bras, je vais vous mener » sur le quai de la Corderie, je vous » jeterai à l'eau, je m'y jeterai après » vous, et demain, quand on ouvrira » l'écluse, nous irons partager la sépul» ture de tant de grands hommes de mer » qu'ont mangé des merlans que nous » avons peut-être mangés à notre tour ».

Tant qu'on aime, on tient à la vie. La proposition de se noyer de compagnie parut aussi déplacée à Fanny, que

celle d'aller enlever la caisse de l'amiral anglais, avoit été jugée extravagante par les braves du cabaret à bierre. D'ailleurs, pendant l'absence de Thomas, les affaires avoient changé de face. Le commissaire ne prêtoit pas d'argent; cet article excepté, tout étoit au service de Fanny. Il avoit représenté au maître d'auberge qu'il étoit de son intérêt de ne pas mécontenter ses hôtes; que mon oncle jetoit tout par les fenêtres, et que quand il palperoit ses fonds, il n'examineroit seulement pas son mémoire. Un commissaire de la marine est un personnage important à Dunkerque, et il a nécessairement beaucoup d'ascendant sur un aubergiste. Il avoit facilement obtenu de celui-ci, pour le capitaine Thomas et sa compagne, ce que le gargotier avoit fait de lui-même pour l'équipage. Il ne restoit qu'à composer avec la couturière et la lingère, et si elles ne vouloient pas entendre raison, Fanny se décidoit à garder la chambre, ce qui étoit plus raisonnable que le coup de tête qu'avoit imaginé mon oncle.

Rassuré sur les premiers besoins de milady, Thomas reprit goût à la vie, et il se fit apporter un bowl de punch: il falloit passer le tems à quelque chose, en attendant le linge et les habits. Il en

buvoit de fréquentes rasades pour éviter, disoit-il, l'oisiveté : or, comme il ne savoit que boire et se battre, il falloit, pour s'occuper, qu'il bût quand il ne se battoit pas.

La jeune femme ne savoit qu'aimer ; elle ne pouvoit parler tendresse à Seymour ; il falloit donc lui écrire pour n'être pas désœuvrée. Elle avoit rempli deux, trois, quatre pages, lorsque la lingère et la couturière parurent.

La tendre émotion dont Fanny s'étoit pénétrée en écrivant, avoit répandu sur sa figure, dans ses manières, dans son ton de voix, un charme, des graces naïves, une expression douce auxquels rien ne pouvoit résister. Dès les premiers mots, les ouvrières sans défense déposèrent leurs paquets sur des fauteuils, et s'estimèrent heureuses de pouvoir obliger une femme aussi intéressante.

Mon oncle ébahi, ouvroit de grands yeux. Depuis qu'il connoissoit Fanny il éprouvoit que le vrai mérite, joint aux qualités aimables, est un aiman qui attire tout, et il ne concevoit pas que, deux femmes mieux élevées que lui eussent autant de sensibilité. Le chien d'amour-propre !.... Il n'est pas de goujat qui ne se croie intérieurement l'homme

par excellence..... Mon porteur-d'eau accepteroit le consulat..... j'espère qu'on ne le lui offrira point.

CHAPITRE II.

Mon oncle va à la comédie.

» AH çà, mesdames, puisque vous êtes » si bénévoles, vous prendrez un verre » de punch. — Ah, monsieur!.... — Il est » doux; il n'y a que deux tiers de rhum », et Thomas versoit, et ces dames, qui par décence, ne buvoient pas d'eau-de-vie, s'étoient armées chacune d'un verre à pied, et attendoient respectueusement que Fanny levât les yeux sur elles pour la saluer. Thomas, étranger au cérémonial, continuoit de boire, en examinant l'intérieur des paquets : il y trouva ce qu'avoit demandé milady. C'étoit beaucoup, mais cela ne lui suffisoit pas : il retournoit tout, et cherchoit l'habit galonné qu'on lui avoit aussi promis pour le soir, et qu'il grilloit d'endosser depuis qu'il avoit renoncé à la fantaisie de se noyer. La couturière, vidant son verre, et s'essuyant les lèvres du revers de la main, lui dit qu'elle avoit cru remplir ses in-

tentions en servant milady la première, et que, d'après le peu de tems qu'on avoit eu, il n'avoit été possible que de faufiler son habit. « — Je le mettrai faufilé. Et où » irez-vous, dit Fanny ? — A la comédie. » Quelle idée ! — Je veux faire connois- » sance avec le capitaine Sabord. Mais, » monsieur, reprend la couturière..... — » — Quoi ? — Le collet n'est pas monté. — » J'irai sans collet. — Vous savez que je » ne suis pas chapelière, et..... — J'irai » sans chapeau. Vous vous montrez notre » amie ; allez me chercher l'habit tel qu'il » est, et ne vous inquiétez pas du reste. » La couturière balançoit.... « Hé, sacredieu ! » je vous en prie ». Le moyen de résister à cette manière de prier ! La couturière part pour aller chercher l'habit.

« Vous ne croyez pas, monsieur, lui dit » Fanny, que je vous accompagne dans » le costume grotesque que vous allez pren- » dre ? — Aimez-vous mieux celui-ci, mi- » lady ? — Ni l'un ni l'autre, en vérité : » d'ailleurs, j'ai un violent mal de tête, et » vous permettrez que je reste ici. — Qu'ap- » pellez-vous, permettre ! ordonnez au- » jourd'hui, demain, dans cent ans : Tho- » mas est, et ne doit être que votre très- » humble serviteur. J'irai seul à la comédie, » et je vais vous faire monter une rôtie au » vin, avec la bigarrade, la canelle, la

» muscade ..... — Non, non, j'écrirai; » cela vaudra mieux. — J'en doute : je n'ai » jamais ouï dire qu'une écritoire guérît le » mal de tête. Au reste, ce sera comme il » vous plaira »..

La couturière, qui demeuroit à deux pas, arrive avec l'habit tant désiré. Mon oncle arrache ses guenilles, ouvre la croisée, et les jette dans la rue. Par respect pour milady, il passe sur le carré, il enfourche la culotte à jarretières d'or, et il n'a pas de boucles à jarretières : il boutonne les côtés sur ses bas noirs drapés, et avec la manche de sa chemise bleue il essuie ses gros souliers ferrés. Il endosse la veste, qu'il boutonne de la ceinture au menton, pour cacher ladite chemise : il a enfin l'habit sur le corps. Il gagne le milieu de la salle, il se promène, il se pavane, il s'arrête devant une glace. Le col de la chemise dépassoit le haut de l'habit; il prend par le bas un rideau de taffetas jonquille, le déchire d'un bout à l'autre, fait du morceau cinq à six tours qui lui masquent le menton et la moitié des joues, ce qui est très-joli aujourd'hui, ce qui étoit et ce qui sera toujours ridicule, quand les hommes ne voudront pas gâter les formes que leur a données la nature.

Pendant que mon oncle faisoit sa toilette, Fanny continuoit avec douceur ses obser-

vations, et mon oncle ne répondoit pas, buvoit toujours, et copieusement. Il n'étoit pas ivre, mais il se trouvoit au point où l'on veut fortement, et où l'on est sourd aux remontrances : il refusa même obstinément de se laver le visage et les mains, parce qu'il vouloit, disoit-il, conserver au moins ces marques glorieuses de ses exploits. Il descend, il prend une fille servante pour le conduire ; en le voyant ainsi fagoté, elle part d'un éclat de rire : mon oncle lui alonge un coup de pied au cul si bien conditionné, que les larmes succèdent aux ris, et il la fait marcher devant lui.

Ils arrivent à la porte du spectacle ; mon oncle entre comme un trait. On l'arrête, et on lui demande son billet : il ne sait ce qu'on veut lui dire. L'ambassadrice d'Espagne, qu'il avoit quelquefois conduite à l'opéra ou ailleurs, entroit par-tout sans payer, parce que par-tout elle avoit des loges à l'année, et mon oncle croyoit fermement que les comédiens jouoient la comédie pour rien, ce qui est assez généralement vrai aujourd'hui.

Mais aussi, pourquoi vingt théâtres à Paris, tandis qu'il y en avoit cinq lorsque la population étoit plus nombreuse et l'argent plus commun ? Pourquoi tels et tels théâtres sont-ils en faillite régulièrement

deux fois chaque année, si ce n'est parce qu'il y en a deux tiers de trop ? Pourquoi n'abroge-t-on pas une loi qui paroît favoriser l'industrie, et qui perd totalement l'art, en ôtant à ceux qui le cultivent leurs moyens d'existence ? Pourquoi de prétendus artistes ne reprendroient-ils pas l'art mécanique qui les faisoit vivre honnêtement, au lieu de faire des dettes et d'inspirer le dégoût ? Pourquoi la classe laborieuse continueroit-elle à se démoraliser devant des tréteaux, si pourtant du côté du moral il reste quelque chose à perdre ? pourquoi le petit nombre de gens aisés et occupés ne se concentreroit-il pas à la République, à l'Opéra, aux Italiens et à Feydeau ? Les vrais artistes attachés à ces théâtres, vivroient, sinon dans l'opulence, du moins dans une aisance indispensable à la culture des arts. Pourquoi. . . . . Pourquoi. . . . . ? Hé, allez vous promener : on feroit vingt volumes du chapitre des *pourquoi*.

Mon oncle n'avoit pas de billet ; il demande où cela se trouve : on lui montre le bureau. Il passe la main à la chatière : « Quelle place veut monsieur ? — Une » première, morbleu ! — La voilà : trente » sous. — Comment, trente sous ! — Vous « n'avez donc pas lu l'affiche ? — Je ne sais » pas lire. Mon billet, et foi de corsaire,

» je paierai demain. — Pas de crédit ici,
» monsieur. — Hé, mille tonnerres, voilà
» bien des simagrées. Y a-t-il un orfèvre sur
» cette place ? Oui, monsieur, à deux pas,
» la troisième porte à gauche ». Et voilà
Thomas parti.

Il arrive, il entre, il trouve le *bourgeois*:
« Dites donc, papa, coupez-moi pour
» trente sous de galon, et comptez-moi
» ma somme ». L'orfèvre étonné, regarde
et ne répond pas. Mon oncle impatienté,
arrache tout le galon d'un devant de son
habit, qui ne tient, vous le savez, qu'au
premier fil · « Finissons, vieux reître, je
» n'ai pas de tems à perdre ici : la valeur
» de ce bout de dorure » ! L'orfèvre donne
douze francs de ce qui en valoit quarante,
et mon oncle enchanté revient au bureau,
prend son billet d'une main, sa monnoie
de l'autre, monte, fier comme un paon,
et se campe au balcon avec un sérieux imperturbable.

Son habit dégalonné d'un côté, la doublure faufilée, qui au moindre mouvement
faisoit le soufflet avec le dessus, ses cheveux noirs, gras et mêlés, sa figure barbouillée, ses mains crasseuses qu'il étendoit
sur le bord de sa loge, pour qu'on vît
bien la richesse de ses paremens, tout cela
excitoit le rire général et les huées du parterre, toujours plus insolent ou plus juste

que le reste des spectateurs. Mon oncle persuadé, et cela étoit vrai, que personne n'étoit mis aussi richement que lui, ne s'imagina point qu'il pût être l'objet de ce tintamarre. Il n'eût pas manqué de sauter dans le parterre, et de coigner nos flamands, qui, pour être aussi railleurs que d'autres, ne laissent point, par fois, de faire rire par-tout ailleurs qu'en Flandres.

On commença l'ouverture de l'*Amoureux de quinze ans* : la musique a vieilli, mais le poëme est dicté par les graces, qui sont toujours jeunes. Mon oncle, qui n'avoit rien de commun avec les graces, ni avec l'esprit, s'ennuya dès la seconde scène, et lâcha un vigoureux coup de sifflet. *A bas le siffleur*, cria le parterre, qui veut avoir seul le droit de siffler, et qui applaudit par habitude à Dunkerque l'*Amoureux de quinze ans*, parce qu'il est du bon ton de faire par-tout ce qu'on fait à Paris.

Mon oncle, révolté de l'apostrophe, se lève brusquement, tourne son postérieur vers l'assemblée, prend sous chaque main un pan de son habit, et recommence à siffler du haut et du bas. Les flamands (1), qui ne diffèrent des autres hommes

(1) Je peins ici les Flamands tels qu'ils étoient

que

que par les goûts et les habitudes, mais qui sont très-hommes d'ailleurs, à ce qu'assurent leurs femmes, et ceux qui peuvent démêler leurs qualités sous des formes qui ne sont pas toujours heureuses ; les Flamands furent indignés de la double explosion ; ils sortirent en foule, et marchèrent droit au balcon. Mon oncle, que rien n'intimidoit, arracha une banquette, et jura qu'il assommeroit le premier qui l'approcheroit.

La ville étoit commandée alors par monsieur de Chaulieu, bon officier, homme aimable, et généralement aimé. Il sortit de sa loge, prévint la tragédie qui alloit commencer, calma les esprits irrités, passa au foyer, et envoya chercher mon oncle par son capitaine des portes. Thomas répondit qu'il n'avoit rien à démêler avec le commandant, qu'il étoit au spectacle pour son argent, et qu'il avoit acheté à la porte le droit de siffler et d'applaudir. Le capitaine des portes appuya son invitation de la présence de six grenadiers d'Auvergne, qu'il fit entrer au balcon, la baïon-

---

il y a quarante ou cinquante ans. Il est aujourd'hui peu de villes aussi brillantes et d'une société aussi agréable que Dunkerque, au petit accent près, qui perce de tems en tems.

nette basse. Mon oncle répliqua que le régiment d'Auvergne n'assassinoit personne, qu'il verroit le soir les six grenadiers l'épée à la main, si cela les amusoit, mais qu'il ne sortiroit point, qu'il n'eût vu le capitaine *Sabord*.

La Giberne, caporal à deux chevrons, et commandant de la troupe, releva sa moustache : « Veux-tu sortir, dit-il à » mon oncle ? Non, f...... répond fièrement » ment Thomas. Feu ! reprend la Giberne ». A ce mot, les femmes s'enveloppent dans leurs capuchons, ou dans le *reding-coat* de leur *attentif*. Un grand nombre de ces dames se sauvent dans les corridors ; une d'elles, froissée contre un mur, accouche sur la place, deux autres sur les escaliers ; les maris, les amans, les frères, les cousins, les nouveaux-nés, les accouchées, tous crient à-la-fois ; on se plaint, on jure en français, en flamand : la salle de spectacle de Dunkerque ressemble à-la-fois à la tour de Babel et à l'arche de Noé.

La Giberne, qui ne connoissoit que sa consigne, avoit répété le fatal commandement ; ses grenadiers, très-braves gens, répugnoient à tuer de sang-froid un homme aussi brave qu'eux : monsieur de Chaulieu avoit eu le tems d'ac-

courir. Il entra au balcon, et, sans employer d'autre arme que cet esprit conciliant auquel on n'opposoit rien, il détermina mon oncle à sortir et à le suivre.

Il lui parla avec une raison si persuasive ; la sévérité qu'il fut contraint de déployer étoit tempérée par tant d'amabilité, que le grossier, l'indomptable Thomas convint qu'il avoit eu tort, demanda excuse au commandant, qui lui pardonna en faveur de ses exploits maritimes, et qui lui conseilla de retourner de suite à son auberge ; ce qu'alloit faire mon oncle, sans une nouvelle scène qui se préparoit, qu'il ne prévoyoit pas, ni vous non plus.

Le mari de la couturière étoit absent lorsque la femme vint prendre l'habit pour le porter à Thomas ; il étoit rentré lorsqu'elle rentra à son tour, et il trouva très-mauvais qu'elle eût livré sans argent pour dix-huit cents francs d'effets. Sa femme eut beau lui représenter que le capitaine Thomas avoit voulu absolument aller à la comédie, et qu'on ne pouvoit rien refuser à milady, le tailleur, qui avoit une mauvaise tête, ou qui peut-être avoit pris lui même les marchandises à crédit, sortit pour aller au spectacle recevoir de l'argent, ou re-

prendre l'habit. Milady avoit reçu des robes pour cinq à six cents francs ; ainsi le drap écarlate, le satin blanc, le galon à la bourgogne étoient l'objet principal, et il n'est pas étonnant que le tailleur s'occupât d'abord de celui-ci.

Le calme étoit à-peu-près rétabli au spectacle : monsieur de Chaulieu avoit tout prévu, ou il avoit cru tout prévoir, et on attendoit la continuation de *l'Amoureux de quinze ans*. Il est difficile de peindre les passions, et de n'en pas ressentir les effets : la jeune actrice qui jouoit Lindor, éprouvoit des besoins secrets. Elle étoit lorgnée depuis longtems par un jeune flamand dont les joues rosées et l'embonpoint faisoient plaisir à voir ; une mère cruelle ou plutôt avare, empêchoit les jeunes gens de s'approcher : leurs soupirs battoient l'air, et leur unique jouissance étoit de se voir de quarante pas.

Dès les premiers momens du tumulte, la maman avoit perdu connoissance : les vieilles femmes veulent toujours se rendre intéressantes, diront les médisans. On ne prenoit pas garde à celle-ci, et heureusement pour són amour-propre, elle étoit évanouie *tout de bon*. Le jeune Dunkerquois, bien tendre, étoit par conséquent bien timide ; cependant une voix

intérieure lui disoit : Saute sur le théâtre, prends monsieur Lindor sous le bras ; il résistera, insiste ; il cédera : conduis-le alors....... où tu pourras.

Mon petit flamand avoit obéi à la lettre à la voix intérieure, et au moment où toutes les oreilles s'ouvroient, où tous les yeux se fixoient sur la scène, monsieur le baron ou monsieur le marquis..... ma foi, je ne sais pas trop lequel..... l'un des deux vint annoncer, avec les trois révérences d'usage, qu'on ne pourroit continuer, parce que monsieur Lindor, qui devoit jouer aussi dans la seconde pièce, mademoiselle Toinette, étoit morte, ou disparue.

La maman ne pouvoit pas être éternellement évanouie, quoique personne la secourût : elle revint à elle quand monsieur le baron ou monsieur le marquis annonça la disparution de sa fille. Elle s'avança sur la scène, enlaidie et vieillie par les gonflemens d'une poitrine desséchée, et par les pleurs qui couloient de ses yeux éraillés ; elle adressa au public un discours pathétique, souvent interrompu par des sanglots : enfin elle déchira, avec une sorte de dignité, un bonnet qu'elle s'étoit fait d'un lambeau de la tunique de Zacharie, plus un mantelet coupé dans un vieux jupon de Chimène,

deux rôles que sa fille jouoit avec distinction. Monsieur de Chaulieu craignit que ce nouveau genre de ridicule n'occasionnât de nouveaux troubles, et il ordonna définitivement de baisser le rideau.

Mon oncle avoit promis de ne pas rentrer au spectacle : incapable de manquer à sa parole, il se promenoit en long et en large, en dehors de la porte battante. Il vouloit payer à boire aux grenadiers qui l'avoient épargné, et percer à jour la Giberne, qui avoit ordonné de faire feu sur lui. Voilà où en étoient les choses, lorsque le tailleur arriva.

Il se rencontre nez à nez avec mon oncle : « Mon argent, ou mon habit ! » — Ni l'un ni l'autre. — Hé bien, des » coups. — Tu les recevras » ; et mon oncle jette son tailleur dans un baquet de braise allumée, qui servoit à échauffer les bouts des doigts de l'homme de confiance qui veilloit à la recette. Le tailleur se relève avec le feu au derrière ; mon oncle lui applique une taloche sur l'oreille, qui envoie d'un côté le chapeau et la perruque, et qui jette le propriétaire en travers d'une porte du parterre. Un de ses pieds s'accroche au seuil, il chancelle, il tombe, il roule au milieu des spectateurs, qui se pressent pour éviter le feu que le tailleur porte avec lui. L'ha-

bit sec d'un huissier qui ne se range pas assez vîte, s'enflamme ; l'incendie se communique à la perruque de laine d'un vieux avocat, et de proche en proche, et de perruque en toupet, de toupet en perruque, en cinq minutes la superficie du parterre offre exactement la perspective d'un superbe feu d'artifice chinois. Les mains, les basques des habits, les mouchoirs, couvrent, pressent, compriment toutes les chevelures naturelles, ou d'emprunt : vains efforts ! Deux cents Dunkerquois vont être rasés jusqu'à la racine, et leurs hurlemens attestent leur douleur et leurs regrets.

Monsieur de Chaulieu, étourdi lui-même de ce nouvel incident, mais conservant toujours une sorte de présence d'esprit, fait amener sur l'avant-scène la pompe, qui est toujours prête derrière les coulisses, et le tuyau, habilement dirigé, arrose successivement les chefs brûlés, dépouillés, pelés des bons Dunkerquois.

Cependant le tailleur, oubliant qu'il avoit perdu le derrière de son habit et les fonds de sa culotte, ne pensa, après l'incendie, qu'à son galon à la bourgogne, et il demanda justice à monsieur le bourgmestre, qui, par esprit d'économie, laissoit sa place de droit à sa femme, et occupoit ordinairement un coin du parterre. Jaloux,

comme tous les gens de robe, de l'autorité militaire, il saisit avec empressement l'occasion d'amener un conflit de jurisdiction. Il s'empara de l'affaire pour tracasser le commandant, et furieux contre mon oncle, qui étoit cause que son manteau, sa cravatte, sa perruque à trois marteaux étoient en charbons, que sa figure et sa poitrine étoient couvertes de cloches, il commença, dans le parterre même, à informer criminellement; il ordonna que Thomas seroit constitué prisonnier, et son procès fait et parfait, pour avoir trompé un honnête ouvrier, interrompu le spectacle, fait accoucher trois femmes, brûlé le cul de son créancier, et par suite les meilleures têtes de la ville.

Le bailli, dont la femme avoit perdu dans la mêlée son faux chignon, ses fausses hanches et ses faux tetons, dont les manchettes à trois rangs et les falbalas avoient été déchirés, qui s'étoit montrée dans son état naturel, et qui étoit humiliée, désolée, désespérée, le bailli s'unit au bourgmestre, et il fut arrêté entre eux que Thomas seroit une victime immolée à tant d'amours-propres blessés.

Les deux magistrats demandèrent mainforte au commandant. Celui-ci, à qui leurs petites tracasseries les avoient rendus désagréables, se retira avec son état-major,

en leur répondant que la partie civile avoit ses limiers ordinaires, et que les soldats d'Auvergne n'étoient point des recors.

Pendant que le bourgmestre et le bailli cherchent cinq à six de leurs gredins, le tailleur ameute trente ou quarante têtes brûlées du parterre : tous tombent sur Thomas, inébranlable à sa porte, et riant du mal qu'il avoit fait. L'un tire une manche de l'habit faufilé, l'autre un devant de veste, un troisième la moitié de la culotte, un quatrième le reste, et avant qu'il puisse se reconnoître, mon pauvre oncle, naguères si brillant, se trouve réduit à ses bas drapés, à ses gros souliers, et à sa chemise bleue.

C'est peu de chose qu'un héros en chemise. Celui-ci, très-embarrassé de sa personne, avançoit, reculoit, balotté par la foule qui sortoit de toutes parts. Il se trouva enfin porté au milieu de la place publique, où bientôt il demeura abandonné à ses réflexions, et au vent du nord, qui soulevoit alternativement le devant et le derrière de sa chemise.

On le cherchoit par-tout, on passoit à peu de distance de lui, sans se douter que ce pauvre matelot, immobile sur un pavé, fût l'homme brillant qui avoit causé tant de tumulte. Vous êtes étonné sans doute de l'immobilité de mon oncle : je

vais vous en dire le motif. Il attendoit de pied ferme monsieur de la Giberne, et la disgrace qu'il venoit d'éprouver avoit singulièrement ajouté à l'acrimonie de ses humeurs. Au défaut de la Giberne, il se fût battu avec le premier qu'il auroit rencontré.

La salle de spectacle totalement évacuée, le caporal s'en retournoit avec son détachement. Il traversoit la place sans penser davantage à mon oncle : celui-ci s'avance le jarret tendu, les épaules hautes, la chemise en l'air, et défie énergiquement le caporal. La Giberne, très-discipliné, répond froidement qu'il doit reconduire sa troupe à la caserne, et qu'il verra après. Mon oncle suit, s'arrête au coin de la rue du Sud, et dit à son homme : Je t'attends.

En effet la Giberne arrive cinq minutes après, son sabre au côté, et un autre sous son habit. Il frappe sur l'épaule de son adversaire, sans lui dire un mot; ils marchent sur la même ligne, gagnent l'esplanade, ils se mettent en garde.

Thomas très-habile à la pointe, ne connoissoit pas l'espadon. Trop loyal pour chercher son avantage, et disputer sur le choix des armes, il attaque avec impétuosité, il lève le bras, et menace d'un coup terrible le crâne chauve de la Giberne;

la Giberne se fend, entre droit, et lui passe son sabre au travers du corps. Mon oncle infortuné tombe ; le caporal le relève, le charge sur son épaule, le porte à l'hôpital de la marine, le laisse entre les mains des infirmiers, et revient tranquillement se mettre dans son lit.

Voyez un peu à quoi tiennent les plus hautes destinées. Une ligne plus haut, ou plus bas, une ligne à droite, une ligne à gauche, et le foie, le cœur, la poitrine, ou le poumon étoient perforés : Thomas perdoit la vie, et vous la suite de cet ouvrage inimitable. Quel malheur pour la postérité ! Rassurez-vous, lecteur, sur le sort de ce grand homme ; sa blessure n'est pas mortelle, et nous arriverons à la fin du quatrième volume, si vous avez le courage de lire jusqu'au bout.

CHAPITRE III.

Mon oncle part de Dunkerque.

Il étoit onze heures du soir, et Fanny n'avoit pas compté les momens. Elle avoit écrit, écrit..... écrit..... c'étoit toujours la même chose ; mais se lasse-t-on de dire

j'aime, à qui ne se lasse pas de l'entendre?

A onze heures cependant, certaine fatigue dans les doigts, sa bougie qui finissoit, et un bruit assez fort sur l'escalier, lui firent remarquer la longue absence de mon oncle, et la déterminèrent à tirer le cordon de la sonnette.

Une fille monte, et après elle l'inexorable tailleur, qui venoit reprendre le reste des effets livrés. Après le tailleur, paroît l'usurier, à qui on a dit que mon oncle est tué, et qui tremble pour son argent. Après l'usurier, entre le maître d'auberge, qui croit aussi Thomas mort, qui sait que Fanny n'a rien à prétendre dans sa succession, et qui vient l'inviter à chercher un gîte.

Le tailleur, flamand renforcé, demande brutalement ce que sa femme a apporté. Fanny ne répond rien, elle passe derrière ses rideaux, se déshabille, reprend ses misérables habits, revient, fait un paquet du reste, le présente au tailleur en lui adressant un coup-d'œil suppliant et douloureux. Le tailleur la fixe; elle est belle, la douleur l'embellit encore; l'extrême modération ajoute à ses charmes. Elle tient toujours le paquet; elle a le bras étendu, le tailleur ne pense pas à avancer le sien; il la regarde, il ne peut que la regarder : une larme de Fanny achève

achève sa victoire. « — Mais vraiment, me
» paierez-vous ? — Je ne sais pas, monsieur.
— Que vous me payez ou non, je
» ne vous laisserai pas nue. Gardez tout
» cela, et que j'emporte le plaisir d'une
» bonne action ». Il sort.

L'usurier prend le ton patelin, familier à ces messieurs ; il apprend à Fanny l'accident arrivé à mon oncle ; il exprime ses craintes sur les suites que peut avoir pour lui cette mort prématurée. A cette nouvelle inattendue, la jeune femme verse des larmes en abondance. Elle avoit démêlé les qualités de mon oncle, sous une enveloppe grossière et ridicule ; elle tenoit à lui par ces qualités même et par la reconnoissance : sa mort la laissoit seule sur une terre étrangère, sans appui, sans ressources. Il falloit huit jours au moins pour recevoir des nouvelles de Seymour, et il étoit incertain qu'il pût la tirer de sa triste situation. Que de raisons qui justifioient ses larmes ! Elle eut cependant la force de répondre à l'usurier, qu'elle en étoit bien fâchée, mais que les héritiers de mon oncle ne pourroient se dispenser d'acquitter une dette avouée par lui, et que plus tard elle espéroit trouver les moyens de les dédommager. Il n'y avoit rien à répliquer à cela : ce n'étoit pas Fanny qui devoit. L'usurier se retira donc assez poliment, et c'est ce qu'il pouvoit faire de mieux.

Restoit le maître d'auberge, qui avoit décidément pris son parti, et que rien ne put abattre ; les prières, les larmes de la jeune dame ne produisirent aucun effet ; il lui notifia qu'elle eût à sortir à l'instant même de sa maison : « Hé, où irai-je, à l'heure qu'il » est ? — Parbleu, où vous voudrez : que » m'importe, à moi ? — Me voilà donc » en proie à ce que la misère entraîne de » maux et d'humiliations ! — Allons, allons, » point de phrases ». Et il la poussoit par les épaules, et Fanny, le visage caché dans ses deux mains, se retiroit en sanglotant, lorsque le commissaire de la marine parut.

Le chirurgien-major de l'hôpital lui avoit fait part des hauts faits de la Giberne, et il venoit offrir ses services à milady. Il fut révolté de la dureté du maître d'auberge, et l'état touchant de la jeune infortunée ne lui permit plus de consulter son intérêt qu'il mettoit toujours avant ses plaisirs. Il lui offrit son bras, la conduisit au *Chapeau-Rouge*, ordonna qu'on ne la laissât manquer de rien, et répondit de sa dépense. Il la laissa, rassurée sur son sort actuel, sur la vie de son ami Thomas, et il fut rejoindre une société brillante avec qui il soupoit sur la place d'Armes.

Le cœur plein des charmes de milady, la tête exaltée par ses malheurs, par la douceur inaltérable qu'elle y opposoit, il

peignit en traits de feu la position de cette femme intéressante, dont on n'avoit parlé encore que comme d'une aventurière. Tout ce qui est extraordinaire saisit, frappe, entraîne : en un instant les esprits se tournèrent en sa faveur, et on passa subitement de l'indifférence, ou peut-être du mépris, à l'intérêt le plus vif. Dès le lendemain, des femmes de la première distinction allèrent voir Fanny : leur maison, leur table, leur garde-robe, leur bourse même, elles offrirent tout. Fanny ne demanda que leur protection ; elle obtint leur amitié, et fut dès ce moment la merveille du jour : on la vantoit, on la recherchoit, on se l'arrachoit.

Ce calme doux, cette satisfaction intérieure que font naître des préférences, des caresses qu'on ne doit qu'à soi, ne l'empêchoient point de s'occuper de mon oncle. Elle alloit le voir, elle le recommandoit aux chirurgiens, aux infirmiers ; elle le consola quand il put l'entendre ; et elle répondoit à celles qui lui observoient que ces démarches n'étoient point dans les usages de France, que la reconnoissance est de tous les pays, et qu'elle ne pouvoit trop faire pour un jeune homme à qui elle devoit l'espérance de revoir son cher Seymour, et tous les services qu'il avoit pu lui rendre.

Quand on sut qu'il étoit jeune, et, ce qui vaut mieux, joli garçon, on s'intéressa aussi

vivement à lui. Ces dames ne l'alloient pas voir : elles tenoient rigoureusement aux bienséances, et la plupart des jolies femmes ne tiennent guères qu'à cela ; mais on lui envoyoit des gelées, des biscuits, des confitures, du vin de liqueur, du linge fin. On demanda et on obtint qu'il fût mis et traité dans une chambre à part.

Cependant le commissaire, dont le cœur et la tête se refroidissoient par degrés, se souvint qu'il avoit répondu de la dépense de Fanny, et, vous le savez, il tenoit à l'espèce : à quelque chose malheur est bon. Il ne trouva pas de moyen plus honnête pour dégager sa parole, que de mettre mon oncle en état de payer lui-même : il pressa donc l'amirauté de vendre la prise anglaise ; et la vente fut enfin arrêtée et fixée à un jour très-prochain.

Revenons au jeune Seymour, que nous avons laissé à Oxford, livré à ce que le désespoir a d'affreux. Séparé de Fanny, qui seule lui faisoit aimer la vie, il voulut au moins se rapprocher de quelqu'un à qui il pût en parler, et avec qui il pût confondre ses regrets et ses larmes : il étoit retourné à Londres ; et tous les jours il voyoit le bon père Thompson. Le vieux lord Seymour et le ministre employoient tour-à-tour les caresses et l'autorité pour le ployer à leurs vues ; il se montroit inébranlable à

leurs sollicitations ; il opposoit le respect à leurs menaces, et le soir il se rendoit à pied à une taverne éloignée, où l'attendoit le bon père.

Un jour, Seymour arrive à son ordinaire ; il trouve Thompson se promenant à grands pas dans la chambre : il se frottoit les mains, son visage rayonnoit de joie : « Elle est retrouvée, elle est retrouvée », s'écria-t-il dès qu'il vit le jeune lord, et il lui jeta les bras au cou, et il l'inonda de ses larmes. Il avoit reçu le matin la lettre de sa fille ; il la tira de son sein, la baisa et la donna à lire à l'impatient et tendre Seymour : vous en savez le contenu.

« Je pars demain pour Hambourg, dit le » jeune lord, en pleurant de joie à son » tour. Je vais rejoindre, consoler, aimer » la triste Fanny : mais, mon père, je suis » mineur encore, et je ne saurois abuser » de la générosité d'un jeune homme à qui » je n'ai rendu qu'un service bien ordi» naire ». Thompson comptoit sur le cœur, sur la probité de Seymour : cependant il n'avoit osé se flatter qu'il portât l'attachement jusqu'à s'expatrier pour se réunir à sa fille. Il pressa son gendre sur son sein : « J'ai mille livres sterling en argent comp» tant, lui dit-il. — C'est assez, donnez» les-moi, je vous laisserai des lettres pour » les fermiers de ma mère, vous les leur

» ferez parvenir quand je serai sur le con-
» tinent ; j'en obtiendrai des avances, et je
» vous rembourserai. — Non, milord, non,
» mon fils, vous ne me rendrez rien ; c'est
» la dot de fanny : allez, et soyez heu-
» reux autant que vous méritez de l'être ».

Toutes les dispositions furent faites dans la soirée et dans la nuit. Seymour, pour écarter tout soupçon, rentra d'assez bonne heure ; mais le vieux Dick couroit d'un côté, le père Thompson d'un autre : au point du jour, le jeune homme se déroba de l'hôtel, se rendit sur le bord de la Tamise, et monta sur un vaisseau hambourgeois qui partoit à la marée suivante. Le bon père resta avec lui jusqu'au moment si désiré et si craint à-la-fois. Les adieux furent déchirans : Thompson étoit vieux ; il ne comptoit plus revoir son gendre ni sa fille. « Du moins, dit-il, quand le vaisseau
» fut sous voiles, et qu'il fallut en sortir,
» du moins je laisse ce dépôt entre les
» mains d'un honnête homme, et le ciel
» protège les gens de bien ».

Le peu de tems qu'on avoit mis aux préparatifs du voyage, n'avoit pas permis de penser à tout ; on avoit oublié l'article essentiel. Seymour ne pouvoit entrer en France sans un passe-port du cabinet de Versailles. Il s'exposoit à être vu et traité comme un espion du gouvernement an-

glais : il en fit la réflexion quand son cœur, un peu reposé, permit à sa tête d'agir. Il sentit le danger auquel il alloit s'exposer, et il ne vit d'autre moyen de l'éviter, que d'écrire à Fanny de venir le joindre à Hambourg. Ce moyen entraînoit des inconvéniens épouvantables, des longueurs, de l'ennui ; et puis une femme jeune, belle, dont la santé pouvoit être altérée par le malheur, entreprendre seule ce voyage !.... Seymour ne savoit à quoi se déterminer.

Quand il eut perdu de vue les côtes d'Angleterre, il se confia à son capitaine qui n'étoit pas amoureux, et qui voyoit les choses de sang-froid. Contre tant de traverses imaginaires, il indiqua un parti très-simple : c'étoit de prendre la poste à Hambourg, et de courir jour et nuit jusqu'à Furnes, dernière place des états autrichiens en Brabant. Cette ville n'est qu'à quatre lieues de Dunkerque ; en deux heures Fanny pouvoit y joindre son époux, et ils iroient de là..... où ils voudroient.

C'étoit la douzième journée depuis que la jeune lady avoit écrit, et elle ne recevoit point de nouvelles. Le jour où sa lettre étoit parvenue à son père, avoit été employé à tant de choses, qu'on n'avoit pas trouvé le moment de repondre. Thompson avoit écrit le lendemain du départ de milord ; mais la malle de Hambourg avoit été retenue par le vent contraire.

Fanny se désoloit, et ne prévoyoit que des malheurs ; son père mort, son époux inconstant, ou victime de l'autorité paternelle... Elle pleuroit auprès du lit de mon oncle, parce qu'elle pleuroit là plus librement qu'ailleurs, lorsqu'on vint lui dire qu'une femme de campagne demandoit à lui parler.

La guerre avec l'Autriche avoit rompu les communications entre Furnes et Dunkerque ; les femmes seules alloient et venoient librement. Seymour s'étoit arrêté à l'extrême frontière, entre les deux villes, et il avoit mis dans sa chaise de poste une paysanne qui devoit en descendre à cent pas de la barrière, entrer à Dunkerque avec un panier d'œufs à son bras, et remettre un billet et un paquet à l'aimable et sensible épouse.

Fanny descend avec assez d'indifférence pour voir ce qu'on lui veut. Elle reçoit le billet ; elle ouvre, elle lit.... Son œil s'anime, ses joues se colorent, et ses mains s'élèvent vers le ciel. Elle remonte, embrasse mon oncle étonné, laisse sur sa table de nuit le paquet que lui a remis la villageoise, elle redescend, elle court, elle vole, elle aperçoit la chaise de son époux, elle redouble de vîtesse, elle s'élance, elle monte, les chevaux partent. . . . . elle est dans les bras de Seymour.

Les malheurs passés ne sont plus qu'un vain songe, dont le souvenir s'évanouit aux premiers rayons du soleil. Nos jeunes gens puisent une nouvelle vie au sein de la paix et du bonheur.

Mon oncle n'avoit rien compris à la précipitation, au silence, au délire de Fanny. Il étoit resté assis sur son lit, il réfléchissoit à tout cela... autant que Thomas pouvoit réfléchir, et il conclut qu'elle étoit devenue folle. « Allons, dit-il, on vend demain mon » vaisseau; je paierai à la pauvre femme » une pension dans quelque coin : voilà le » dernier service que je puisse lui rendre ».

Après ce raisonnement, qui prouvoit, sinon sa pénétration, du moins son bon cœur, il prend le paquet qui étoit sur sa table de nuit; il l'examine dans tous les sens; il rompt le cachet... C'est de l'or. Il compte... précisément la somme qu'il a donnée à milady, et qu'elle a envoyée à Seymour. « D'où diable lui vient cet argent- » là ? Auroit-elle fait quelque folie avec ce » commissaire, ou avec... Fi donc, fi donc, » Thomas : point de semblables idées... mais » d'où diable lui vient cet argent » ?

Il appelle son infirmier : « Tiens, voilà » une guinée, cours toute la ville, trouve- » moi milady, et amène-la-moi ici. Je suis » choqué qu'elle emprunte à tout autre que » moi : ne suis-je pas son plus ancien ami » ?

L'infirmier trotte sans s'arrêter ; il va dans les meilleures maisons ; il se met tout en eau pour gagner sa guinée, et il ne peut rien apprendre de relatif à milady : elle étoit sortie de la ville par le chemin le plus court, et sans prendre congé de personne. De sa disparution et des recherches de l'infirmier, vinrent les inductions les plus absurdes : le commissaire de la marine l'avoit cachée dans sa petite maison de Rosenthal, selon les unes ; les autres vouloient que le bourgmestre l'eût retirée dans sa brasserie, et mille autres sottises du même genre ; mais il faut que les femmes parlent, et la plupart de celles-ci parloient avec connoissance de cause de la petite maison du commissaire, et des sacs de houblon du bourgmestre.

« Allons, dit Thomas, ouï le rapport de » son infirmier, j'ai deviné juste ; elle est » devenue folle, et elle est allée se noyer. » Que Dieu lui fasse paix et miséricorde, » si toutefois il y en a un, comme le pré- » tend ma mère ».

Il passa la plus grande partie de la journée en commentaires et en regrets sur la fin tragique de Fanny, et il en revenoit toujours à ce diable d'argent. Il voyoit clairement qu'elle avoit voulu payer ses dettes avant de mourir ; mais il ne concevoit pas comment elle avoit acquis cet or : une

lettre, qu'on lui apporta sur le soir, termina ses inquiétudes; et son infirmier, qui étoit devenu son factotum et son secrétaire, l'instruisit du contenu.

C'étoit le jeune Seymour qui le remercioit, avec la chaleur du sentiment, de ce qu'il avoit fait pour sa femme, et qui lui racontoit en deux pages ce que vous venez de lire en douze : ce n'est pas ma faute; n'est pas concis qui veut.

Quand Thomas sut que Fanny étoit réunie à Seymour, qu'ils avoient à leur disposition une somme assez considérable, et qu'ils attendoient d'Angleterre des remises plus fortes encore, il sauta de son lit, et dansa par la chambre en chantant et en battant la mesure sur ses fesses; il rit, il déraisonna pendant deux heures, et quand il fut las de rire, de bavarder, de danser et de chanter, il se recoucha, et s'occupa sérieusement de lui. Il pensa qu'un homme, possesseur de quatre mille francs, ne devoit pas coucher à l'hôpital, comme un gredin; il fit venir un fiacre, et ordonna qu'on le conduisît au Chapeau-Rouge, dont le maître lui avoit, disoit-il, gagné le cœur par ses procédés honnêtes envers milady.

Son premier soin fut de demander l'état de ce qu'elle devoit : Seymour avoit fait payer l'aubergiste. Il envoya chercher la

couturière et la lingère : elles étoient également soldées. « Quel diable d'homme ! il ne » m'a pas laissé la moindre jouissance. Ah » çà, ma mie, dit-il à la couturière, j'es- » père au moins que j'aurai mon habit, » puisqu'il est payé avec le reste. Le voilà, » monsieur, dit la couturière, en dénouant » une toile verte. — A la bonne heure : » j'aime qu'on aille droit en affaires ».

Le mari avoit eu du tems pour coudre et parfaire ce brillant et malencontreux habit. Il l'avoit pendu dans sa boutique, espérant le vendre à quelque comédien ; mais comme ces messieurs, ainsi que les auteurs, sont toujours brouillés avec l'argent comptant, et que le seul mot *crédit* donnoit des crispations au tailleur, l'habit étoit resté pendu dans la boutique, et c'est ce qui fit que mon oncle le retrouva.

Enchanté des événemens de la journée, et n'ayant plus à penser qu'à lui, Thomas se fit apporter un bouillon coupé d'une bouteille de vin de Bordeaux, il fit bassiner son lit avec du sucre, il se coucha, et ronfla bientôt du sommeil des simples, ou des justes.

Le lendemain, et c'étoit le grand jour, vers les dix heures du matin, Thomas envoya chercher son carrosse, et se rendit sur le port pour être présent à la levée des scellés, et savoir à-peu-près à quoi monteroit

teroit sa petite fortune. Sa blessure n'étoit pas fermée encore, son chirurgien, très-exact depuis qu'il étoit sorti de l'hôpital, et dans une passe à payer de bons honoraires, son chirurgien avoit improuvé cette démarche. *Ce que femme veut, Dieu le veut*, dit le proverbe : ce que vouloit mon oncle, tout l'Olympe le vouloit. Il avoit répondu que personne, comme lui, ne pouvoit juger de l'état de sa santé; qu'il se trouvoit bien, et qu'il vouloit être à la vente. Le chirurgien savoit déjà qu'on ne gagnoit rien à le contredire, et peut-être, en le laissant partir, comptoit-il intérieurement sur une rechûte, et quelle moisson si cela duroit seulement six mois ! Un chirurgien à réputation prend douze sous par visite à Dunkerque, et deux visites par jour pendant cent quatre-vingt-deux jours et demi, voyez où cela mène !

Les camarades de mon oncle étoient pour la première fois sortis, de leur côté, du cabaret à bière. Ils y avoient passé quinze jours à table, ou sous la table, étrangers à tout ce qui se passoit hors de la bienheureuse enceinte : ils ignoroient l'accident arrivé à leur chef, et son habit galonné, et sa pâleur, et les bandes qui lui serroient le corps, donnèrent lieu à des explications, à des félicitations qui se prolongèrent jusqu'à l'arrivée de messieurs de l'amirauté. On entra dans le vaisseau, et on procéda à la

vente, au comptant, de cinq mille pièces de toile très-belles, très-bien conservées, et du bâtiment qui n'étoit pas très-mauvais.

Pendant cette vente, qui dura deux jours, et à laquelle mon oncle assista constamment dans son carrosse, il prit tant de bouillons *coupés*, et ses camarades tant de genièvre, qu'ils ne surent ni les uns ni les autres ce qu'on avoit fait. Ils n'en crurent pas moins avoir veillé de très-près à leurs intérêts : C'est ainsi que voient la plupart des hommes.

Malgré la négligence des propriétaires, l'infidélité du garde des scellés, la rapacité de l'huissier priseur, les frais de procès-verbaux et de vacations des juges de l'amirauté, et le gaspillage de tous, mon oncle eut pour sa part quarante-deux mille livres, qui lui furent délivrées sur sa décharge pardevant notaire, moins le montant du billet fait au profit de l'usurier, que celui-ci avoit eu grand soin de faire solder, et qui le fut sans réflexion sur l'énormité de l'intérêt, parce qu'où chacun fait ses affaires, on ne conteste jamais.

Comme rien, apres la nature et la jeunesse, n'influe autant sur une guérison totale, qu'une somme bien rondelette, et d'heureuses dispositions à s'en servir, mon oncle, après huit jours de propriété, se trouva assez fort pour congédier son chi-

rurgien et sa garde, et après avoir complétté sa garde-robe, s'être coiffé du chapeau à plumet, avoir ceint l'épée à monture d'argent, il se disposa à sortir pour aller faire l'agréable à la parade.

Monsieur de Chaulieu avoit pressenti que l'époque de son rétablissement seroit celle de quelque nouvelle sottise. Ses exploits à Yarmouth étoient publiés par tous les journaux, et il avoit débuté à Dunkerque à peu-près comme en pays ennemi. Il y avoit tout à craindre d'un pareil hôte, et tout à gagner à se défaire de lui; mais on doit des ménagemens à un brave quel qu'il soit, et le moyen le plus sûr de faire rester celui-ci, c'étoit de lui ordonner de partir.

Monsieur de Chaulieu, instruit à la minute de ses actions, et même de ses projets, qu'il ne dissimuloit jamais, se rendit au Chapeau-Rouge au moment où Thomas alloit sortir de sa chambre; il le félicita sur son retour à la santé, sur ses richesses, sur sa bonne mine, sur son air martial, sur la manière généreuse dont il en avoit usé envers milady; il flatta, il caressa tour-à-tour tous les genres de vanité; vieux moyen, mais qui réussit toujours près du plus sot, comme avec le plus spirituel. Hé, tous les hommes ne vivent-ils pas d'encens? Il n'y a pas jusqu'à ma cuisinière *Pierrette*, qui ne sourie quand je lui dis qu'elle m'a fait une bonne sauce.

Vous sentez que mon oncle, flatté de la visite d'un maréchal-des-camps, cordon rouge, plus flatté encore des choses obligeantes qu'on lui adressoit, étoit disposé à recevoir favorablement toute espèce de proposition. L'adroit commandant se garda bien d'en faire aucune : il se contenta d'insinuer qu'il étoit étonnant qu'un homme comme mon oncle perdît son tems dans une petite ville ; qu'il étoit fait pour briller à Paris, y faire valoir ses services, et en obtenir la récompense.

Il n'en falloit pas davantage pour allumer l'imagination de Thomas. Il achète à l'instant même une chaise et une malle : il met dans l'une ses effets, il monte dans l'autre, après avoir garni les coffres et les poches, de son argent, d'une bouteille de rhum, et d'une paire de pistolets à deux coups, et le voilà sur la route de Saint-Omer, savourant par avance l'importance du rôle qu'il va jouer à Paris.

Il a de quoi vivre tranquille et heureux, et il cherche ce qui ôte à jamais tout cela. Il est ignorant et inepte, et il prétend à tout. Pauvre Thomas ! il ne sait pas que le mérite même prépare sa chûte par son élévation. Que de Thomas dans ce monde !

CHAPITRE IV.

Mon oncle tranche du grand seigneur.

Il alloit jour et nuit, il payoit ses guides comme un prince, en trente-six heures il fut à la porte Saint-Martin. Là, son postillon lui demanda où il descendoit. « Où » tu voudras, pourvu que je sois au mieux ». Les maitres d'hôtel garni donnent pour boire à ceux qui leur procurent certaines pratiques : le postillon de mon oncle se trouvoit bien d'en mener à l'hôtel Grange-Batelière, et, bonne ou mauvaise, ce fut à cette auberge que mon oncle descendit. Heureusement pour lui, et malheureusement pour sa bourse, elle étoit digne d'un duc et pair.

L'habit galonné, le chapeau à plumet, et sept à huit sacs pleins d'or et d'argent valurent d'abord à mon oncle la plus haute considération. « Quel appartement veut » monsieur le marquis ? — Le plus beau. — » Quel souper ? — Le meilleur ». On l'introduit à un premier de cent écus par mois, et on le sert à un louis par repas.

Restoit à remplir, avant de se coucher, une formalité sur laquelle mon oncle ne comptoit pas. La police de Paris a la manie

de vouloir connoître tous ceux qui arrivent, et, selon l'usage, le premier garçon se présente, le registre à la main. « Monsieur » le marquis veut-il bien écrire son nom ? » — Je n'écris jamais. — J'écrirai pour lui, » s'il l'ordonne. — A la bonne heure. — » Quel nom, s'il vous plaît ? — Thomas. — » Mais le nom de famille....... ». Ici mon oncle est très-embarrassé : il se mord les lèvres un moment... « He, parbleu, Thomas, » marquis de la Thomassière. Ah... à pro- » pos d'ecrire..... tu m'auras un homme in- » telligent qui me serve à la fois de valet » de chambre et de secrétaire : je n'aime » pas à me mêler de mes affaires ; cela me » fatigue la tête. — J'ai ce qu'il vous faut, » monsieur le marquis.

» Allons, dit mon oncle en se couchant, » me voilà marquis sans m'en douter ; j'en » soutiendrai la dignité du mieux qu'il me » sera possible. Après tout, je ne serai pas » le premier faquin qu'on aura respecté pour » son argent ».

Le lendemain d'assez bonne heure, on lui présente un jeune homme bien tourné, d'une figure agréable, d'un caractère franc et gai. Il plut d'abord à mon oncle. « Combien » veux-tu gagner ? — Ce qu'il vous plaira, » monsieur le marquis. — Voilà comme » j'aime qu'on me réponde : reste avec moi, » et tu seras content ». Le jeune homme

» fait une profonde révérence. Avance un » fauteuil, et viens t'asseoir près de mon » lit... plus près encore... point de respect, » je t'en dispense... bon... écoute, à présent. » Je ne suis marquis que de la façon du » garçon d'auberge : je suis un pauvre dia- » ble qui ai rossé les anglais, et qui veux » manger agréablement ma part de cinq » mille pièces de toile que je leur ai prises ; » mais puisque je me trouve ennobli sans » m'en douter, je resterai noble, et je con- » tinuerai à m'appeler monsieur de la Tho- » massière pour les autres : pour toi, je » serai toujours Thomas, parce qu'il me » faut un camarade, et j'aime autant que » tu le sois qu'un autre : voilà un article ré- » glé. Quant à la manière de jouer mon rôle » de marquis, et de me divertir, je ferai » ce que tu me conseilleras, parce que je » t'avoue que je n'y entends rien. Allons » parle à ton tour ».

Le jeune homme étoit le fils d'un huissier de Pontoise, qui avoit volé son père, qui s'étoit engagé, qui avoit déserté, qui s'étoit fait mauvais comédien, ensuite plus mauvais auteur, puis rat-de-cave, puis maître à danser, puis espion de police, et qui, pour dernière ressource, cherchoit des dupes de tous côtés. Il étoit entré chez mon oncle avec l'intention de lui voler son argent, et de disparoître : sa franchise lui

gagna le cœur, et il se borna à l'intention, très-honnête pour lui, de l'aider à expédier promptement son magot : voilà de la probité pour un fripon. Il a la parole.

« Puisque monsieur le marquis me per-
» met... — Thomas, je te dis. — Puisque
» monsieur Thomas..... — Thomas tout
» court. — Puisque Thomas veut bien s'en
» rapporter à moi... — A la bonne heure. —
» Je lui observerai que le titre de son ca-
» marade qu'il me donne, m'autorisant à
» l'accompagner par tout... — C'est comme
» je l'entends. — Il lui faut un domestique
» pour faire l'appartement, soigner son
» linge, le coiffer, l'habiller, et répondre en
» notre absence. — Bien. — Plus, un petit
» laquais joliment habillé pour les commis-
» sions du matin, et monter derrière le car-
» rosse. — Bien. — Un carrosse de remise,
» au mois. — Bien. — Une maîtresse... —
» Je n'aime pas les femmes. — Il faut avoir
» l'air de les aimer, et d'en avoir besoin ;
» c'est le bon ton. — Et ça coûte-t-il cher,
» une maîtresse ? — Mais... pour trente
» louis par mois, je vous aurai une femme
» que vous pourrez avouer. — Voilà de
» l'argent bien mal employé, et jusques-là
» je ne trouve rien de bien divertissant :
» voyons enfin comment tu m'amuseras,
» car il faut que tu m'amuses.

« Le matin, nous allons dans votre carrosse

» aux Champs-Elisées, ou au bois de Boulogne : nous nous promenons une heure à pied..... — Ah ! — Nous déjeûnons .. — Oui avec un jambonneau, ou une côte de bœuf. — Nous revenons chez vous ; vous faites la grande toilette..... — C'est fatigant cela. — Et nous allons à l'hôtel d'Angleterre... — Quoi faire ? — Jouer jusqu'à l'heure du dîner. — Ah, oui, au *pandour*, par exemple, aux *petits paquets*. — Fi donc ! au *creps*, au *pharaon*, au *trente et quarante*. — Je ne sais pas ces jeux-là. — Je vous les apprendrai ; c'est une science très-utile, et, si par hasard on se ruine, on a la ressource de se faire banquier, et de ruiner les autres à son tour. — Je n'entends pas trop ce que tu dis là..... Après le jeu, voyons ? — Nous venons nous mettre à table... — Et nous dînons bien. — Après dîner, le spectacle ; après le spectacle vous allez souper et coucher chez madame. — Madame qui ? — Votre maîtresse. — Ah, il faut que je couche avec elle ? — Sans cela elle croiroit que vous la méprisez. — Qu'importe, pourvu que je la paie ? — Mais alors elle vous donneroit un ridicule dans le monde : elle insinueroit que les anglais vous ont privé..... vous savez bien ? — Non, mais c'est égal : allons, je coucherai avec madame pour éviter le ridicule ;

» et le lendemain ? — Variété de plaisirs :
» Versailles, Fontainebleau, Saint-Cloud
» vous offriront des jouissances nouvelles.
» — Et de bonnes auberges ? — Excel-
» lentes. Ah, j'oubliois..... — Qu'est-ce que
» c'est ? — Vous ne pouvez vous montrer
» deux jours de suite avec votre habit ga-
» lonné. — Il est tout neuf. — Il sent la
» province : il vous faut deux robes de
» chambre ici, et deux chez madame ; qua-
» tre déshabillés du matin ; cinq à six ha-
» bits complets, brodés en argent ou er
» soie ; une montre à répétition, avec un
» poignée de breloques ; un solitaire a
» petit doigt ; une boîte d'or..... — Je n
» *prise* pas ; je fume. — Vous y mettre
» du café en poudre ; mais il faut la boît
» d'or : sur le dessus un portrait de femm
» que vous ne connoîtrez pas, que vou
» aurez acheté rue Saint-Honoré, et q
» sera entouré de brillans. — Ah çà, d
» train dont tu y vas, je n'aurai pas d'a
» gent pour six mois. — Je ne vous pr
» pose pourtant que l'exact nécessaire. Qu
» diriez-vous si je vous parlois d'un hôtel
» de chevaux anglais, d'une meute, de p
» queurs, d'une petite maison, d'une.. -
» Hé, je t'enverrai au diable. — Vo
» voyez que je suis modéré ; et si vo
» voulez paroître à la cour..... — Si je
» veux ? je le crois : ne faut-il pas que

» demande le commandement d'un vaisseau
» de ligne ? — En ce cas, je ne puis rien
» rabattre. — A la vérité, quand on a man-
» gé son dernier louis, il est indifférent
» d'avoir joui six mois ou six ans, comme
» il est égal, le jour qu'on meurt, d'avoir
» vécu cent ans, ou de n'en avoir vécu que
» trente. — D'ailleurs, quand on veut se
» ruiner, il est avantageux de le faire dans
» sa jeunesse. — Oui, on a le tems de
» recommencer sa fortune : définitivement
» je crois que tu as raison. Allons, prends
» de l'or dans tes poches, et vois à arranger
» tout cela... Ah, encore un mot : il faut
» penser à tout avant de se ruiner. Tu iras
» dans la rue des prêtres, tu demanderas
» madame Riboulard, la femme du sergent
» du guet, et tu me l'amèneras. — Et que
» voulez-vous faire de cette femme-là ? —
» Cette femme-là, mon cher, est ma mère.
» Ecoute, mon ami, je ne suis pas fier,
» quoique je sois marquis : je veux lui faire
» du bien pendant que j'ai de l'argent. —
Mais, monsieur, il n'est pas du bon ton
» d'avouer de tels parens. — Comment
t'appelles-tu ? —Robin, pour vous servir.
— Hé bien, monsieur Robin, quand il vous
arrivera de me donner de semblables con-
seils, je vous f..... par la fenêtre. — Par-
» don, monsieur, point d'humeur pour une
» bagatelle : je vais vous chercher madame

» Riboulard, puisque vous le voulez ainsi ».

Robin sort. Mon oncle se fait apporter des pipes et du tabac haché, un saucisson et du vin blanc; il mange, il fume, il boit pendant trois heures consécutives, et ne sachant plus que faire, il se plante devant une croisée ouverte, et il siffle tous les airs anglais et français qui lui passent par la tête.

Un jeune seigneur qui logeoit au dessous, et qui avoit la fibre irascible, se trouva incommodé du sifflement prolongé de mon oncle, et l'envoya prier poliment de se taire. Mon oncle ne répondit rien au valet de chambre, ne se tourna seulement pas de son côté, leva les épaules, et continua de siffler.

» Apporte-moi mon cor, Germain, dit « le jeune seigneur, que j'en donne à tout » assourdir, et que je couvre cet ennuyeux » siffleur ». Germain ouvre aussi une croisée présente l'instrument, qui résonne aussitôt. et d'un faux à faire fuir tous les chats du quartier. Mon oncle se hâte de se retirer il se sauve dans son sallon, dans son boudoir, dans un arrière-cabinet; il ferme toutes les portes sur lui, et le son aigu et discordant du cor le suit et le fatigue partout. Vingt fois il est sur le point d'aller étriller le corneur, et vingt fois il est retenu par la crainte de compromettre sa noblesse en se comportant comme un goujat. Il sonne toutes ses sonnettes, et sonne à tout casse

trois ou quatre garçons arrivent : « Allez » dire à cet homme qui corne ici dessous , » qu'il me rompt la tête , et que je lui con- » seille de finir ». Les garçons rendent le message sous des formes plus honnêtes ; monsieur le comte leur répond flegmatiquement : Chacun est maître chez soi , et il se remet à corner.

Mon oncle savoit qu'un marquis doit repousser l'injure par l'épée , mais il avoit ouï dire aussi qu'il mettroit les rieurs de son côté , en ripostant à un trait piquant par un trait d'esprit : il en imagina un à sa manière. Il ordonna qu'on fît monter à l'instant trois porteurs d'eau : » Voilà trois livres, mes » amis ; laissez-moi vos seaux , vous reviendrez dans une heure ».

Il passe dans son antichambre , prend le manche d'un long houssoir , attache à un bout la corde de sa malle , à l'extrémité de la corde une épingle noire pliée en deux , et à la pointe de l'épingle le reste de son saucisson : il vide les six seaux par la chambre , s'assied sur son lit , et y reste avec un sérieux imperturbable , son manche de houssoir à la main.

Monsieur le comte cornoit toujours. Bientôt l'eau filtra à travers le plafond ; quelques gouttes qui lui tombèrent sur la tête poudrée à blanc , lui firent quitter son cor , et attirèrent son attention. Il voit cette pluie

artificielle devenir plus forte, se convertir en orage : au bout de cinq minutes, c'est la cascade de Saint-Cloud. Le comte, étourdi de cette inondation subite, ramassoit avec Germain ses plus beaux habits, qu'on avoit mis à l'air sur des fauteuils. Trempé jusqu'à la peau, il prenoit à la hâte une veste d'une façon, une culotte d'un autre ; sur sa tête un chapeau à plumet, sous un bras l'épée d'acier d'Angleterre, sous l'autre la robe de chambre à fleurs d'argent, et il couroit de pièce en pièce pour soustraire ses effets au torrent qui s'étend par-tout. Furieux, et ne sachant plus que faire, il prit le parti de jeter tout par les fenêtres, et monta chez mon oncle, pour apprendre la cause de cet étrange événement.

Il le trouve dans la même position : « Il » est bien extraordinaire, monsieur le mar- » quis, bien inconcevable qu'un homme de » qualité se permette... — Monsieur, cha- » cun est maître chez soi : vous donnez du » cor ; moi, je pêche ».

« Monsieur le marquis, reprit le maître » de l'hôtel, que Germain venoit d'avertir, » on est maître chez soi, mais à certaines » conditions. Je ne vous ai pas donné le droit » de pêcher dans mes domaines, et vous » voudrez bien n'y plus pêcher à l'avenir. Pre- » nez la peine de descendre, et voyez dans » quel état vous avez mis mes meubles ».

C'étoit comme s'il eût parlé à un mur. Mon oncle, l'œil constamment fixé sur sa ligne, n'avoit pas l'air de s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un avec lui. Tout-à-coup la corde de cette ligne est entraînée rapidement dans différens coins de la chambre : Thomas étonné tire, et enlève... quoi? une alose, un saumon, une carpe? c'est un rat d'eau qui s'est trouvé pris dans un des seaux, et que l'odeur du saucisson a attiré. A la vue de l'animal, le rire prend à mon oncle, il se communique au comte, au maître d'auberge, à Germain : on ne boude plus, on ne s'en veut plus. On convient gaîment que le comte renoncera à son cor, Thomas à la pêche et qu'il paiera le dégât, s'il s'en trouve, après que les meubles seront secs.

Cette historiette courut tout l'hôtel; elle passa dans les hôtels voisins, sur le boulevard, au marais, au faubourg Saint-Jacques. La gazette de France, toujours remplie de présentations, de deuils de cour, et d'autres choses aussi importantes, ne dédaigna point de la recueillir. On la chanta sur le Pont-Neuf, dans les carrefours (le théâtre du Vaudeville n'existoit point encore) : enfin pendant vingt-quatre heures tout Paris ne s'occupa que de mon oncle.

Le calme étoit à peine rétabli, que monsieur Robin parut, suivi d'un cortège nombreux. Il vouloit paroître laisser à mon on-

cle le plaisir du choix qu'il étoit bien sûr de diriger à son gré, et il s'étoit arrangé d'avance avec les vendeurs, qui lui abandonnoient un profit honnête. C'étoient des tailleurs, des bijoutiers, des laquais, des loueurs de carrosses, des marchands de dentelles, chargés de mille choses précieuses; et enfin une petite fille de quinze ans environ, très-déguenillée, et pourtant très-jolie, que Robin avoit eu beaucoup de peine à trouver. Bien que mon oncle n'aimât pas les femmes, il remarqua d'abord celle-ci : le sexe ne perd jamais entièrement ses droits, et il demanda ce que c'étoit. « C'est » votre sœur, lui dit Robin à l'oreille. Ma » sœur! reprend mon oncle tout haut; je » ne savois pas que j'en eusse une : mais » puisque cela est ainsi, qu'on donne un » fauteuil à ma sœur. Vous autres, qui venez ici me gagner ou m'attrapper mon ar» gent, vous resterez debout, et dans le » respect ».

Il s'entretint long-tems avec mademoiselle Suzanne, qu'il ne connoissoit pas, parce que Rosalie l'avoit mise au monde à la campagne, parce qu'on l'avoit laissée trois ans en nourrice, parce qu'elle en avoit passé quatre autres à l'hôpital d'Etampes, où sa nourrice, qu'on ne payoit pas, l'avoit enfin placée, parce que lui Thomas étoit sorti très-jeune des foyers maternels; enfin

parce que la petite, dont madame Riboulard ne vouloit pas faire une *Rosalie*, étoit passée de l'hôpital chez une couturière à qui le vieux ladre ne vouloit rien donner, et envers qui, par cette raison, on avoit engagé Suzanne à douze années de travail gratuit. Elle apprit à son frère le marquis, la mort de madame leur mère, la prise de possession du mobilier et de l'argent comptant par Riboulard, et sa nomination à la tutelle de sa fille, qui, par cette autre raison, manquoit de tout, et s'en retournoit avec une paire de soufflets, quand elle alloit demander un écu. « Suzanne, lui dit mon » oncle, retourne chez ta couturière, dis-» lui que monsieur de la Thomassière veut » lui parler à l'instant, et qu'elle ait à te » suivre. Va, mon enfant, tu seras con-» tente de moi. »

« Ah monsieur, reprit un jeune homme » de vingt ans à-peu-près, elle ne vous a » pas tout dit : sa maîtresse ne lui apprend » presque rien, la traite comme une ser-» vante, et la laisse mourir de faim. — Cela » est-il vrai, Suzanne ? — Mon frère, je » n'osois vous le dire. — Reste ici, et que » ta couturière aille au diable. — Mais je » suis engagée... — Qu'elle vienne te récla-» mer, et je lui ferai voir le cas que je fais » de pareils engagemens. Mais, dis-moi un » peu quel est ce gentil jeune homme qui

» vient de prendre ton parti ? — C'est
» mon amoureux, mon frère. — Ah, c'est
» ton amoureux! pour le mariage, ou pour
» autrement ? — Nous nous marierons dès
» que nous le pourrons; nous en avons
» grande envie, parce que nous sommes
» sages. — Et en attendant?... — Il me
» nourrit en partie de ses épargnes. —
» Diable ! c'est donc un honnête garçon?
» — Oh, oui, bien honnête. — Et que
» fait-il ? — Il est écrivain public sous le
» charnier des Innocens. — C'est un état,
» ça ! Approche, luron. On dit que tu veux
» être mon beau-frère ? — Ah, monsieur,
» si j'osois....... — Veux-tu être mon beau-
» frère ? — S'il m'étoit permis d'aspirer...
» — Oui ou non, veux-tu être mon beau-
» frère ? — Hé, sans doute, monsieur .. —
» Touche-là, c'est une affaire finie. —
» Mais mon père, mais le sien...— Qu'est-
» ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? sont-
» ce vos pères qui se marient ? c'est vous ;
» c'est moi qui paie la dot, et qui consens :
» que ces pères-là s'aillent promener. Ro-
» bin, va-t-en chez Riboulard, dis-lui que
» je suis revenu d'Angleterre, et que j'ai
» onze pouces de plus que quand je l'ai
» si bien étrillé. Dis-lui que je lui pardonne
» le mal qu'il nous a fait, à Suzanne et à
» moi, à condition qu'il te remettra à l'ins-
» tant ce qui revient à la future du bien

» de sa mère ; sinon, que j'irai lui rendre » visite. Tu diras à l'autre père, que je » donne quatre mille francs à son fils pour » barbouiller sa boutique à neuf et établir » sa marmite ; et tu leur enjoindras à tous » deux de ne plus se mêler de cette affaire- » là. — Mais, monsieur, vous oubliez... — » Quoi ? — Que voilà dix personnes qui » attendent. — Traite avec eux, qu'ils four- » nissent, paie, et qu'ils me laissent en re- » pos. Dis donc, beau-frère, comment » t'appelles-tu ? — Il s'appelle Vernier. » C'est un joli nom, n'est-ce pas, mon » frère ? — Vernier, voilà vingt-cinq louis; » va acheter quelque chose à ta femme, » car elle est à prendre avec des pincettes, » et ne faites pas de sottises en route. Vous » reviendrez tous deux dîner avec moi ». Et la petite Suzanne prend le bras de son amoureux, et ils s'en vont riant, s'embrassant, sautant et chantant.

Mon oncle resté seul, et fatigué des belles choses qu'il avoit conçues et dites, s'humecta la bouche d'une seconde bouteille de vin blanc, et d'un petit pain d'une livre ; il prit ensuite son épée et son chapeau à plumet, et fut se promener deux heures sur le boulevard. Malgré son air hétéroclite, les femmes le regardoient en dessous ; les hommes sourioient de sa tournure, et les carrosses se rangeoient, parce

qu'il avoit pris le milieu du pavé, et qu'il ne se détournoit jamais, en dépit des *gare, gare donc*, mille fois répétés.

En rentrant à l'hôtel, il trouva dans la cour un homme de très-mince apparence, et qui attendoit là, parce que son extérieur lui avoit fait interdire l'entrée des appartemens. Il avoit de mauvais souliers, des bas crottés, un habit noir complet, usé et jauni par les ans, une perruque à boudins qui paroissoit faite avec du chien-dent, et la moitié d'un chapeau sous le bras. Il aborda avec vingt révérences mon oncle, qui lui demanda brusquement ce qu'il vouloit. « — Je suis » le père Vernier... — Qu'est-ce que cela » me fait à moi ? — Qui vient... — T'oppo- » ser au mariage ? — Y donner mon con- » sentement, vous remercier, et.... — Cher- » cher le présent de noces ? Tiens, voilà » vingt écus, va t'habiller, et que je ne te » revoie plus : ma sœur n'épouse que son » mari ».

Le bon homme s'en alloit en essuyant une larme arrachée par ce propos humiliant : mon oncle lui vit passer un vieux mouchoir à tabac sur ses yeux éraillés, et il sentit certaine émotion... « Habit noir, reviens ici. » Après tout, tu vas être le beau-père de » Suzanne, j'ai eu tort de te rudoyer, et je » t'en demande pardon. Allons, entre, » brave homme, et tu te mettras à table

» avec nous. Ah, te voilà, Robin ; hé bien, » que t'a dit le vieux Riboulard ? — Il m'a » remis ce papier. — Lis-moi cela »,

C'étoit le consentement en bonne forme du sergent, qu'il ne donnoit pourtant que sous la condition expresse qu'il jouiroit sa vie durant des biens de feue sa femme, et qui n'offroit en dot à Suzanne que ses bénédictions. « Ah, le vieux coquin! il l'a » échappé il y a cinq ou six ans, mais je » vois bien qu'il faut en finir, et je vais l'ex- » pédier. — Mais, monsieur, reprend Ro- » bin... — Le faire périr sous le bâton. — » Tuer de sang-froid..... — Je suis en colère. » — Un vieillard sans défense! — Hé, que » n'a-t-il trente ans de moins! — Vous! » vainqueur sur la terre et sur l'onde, vous, » souiller votre gloire par une telle action! » —Tu te moques de moi! où seroit l'avan- » tage de la force, si on n'en abusoit pas » selon ses passions, ou son intérêt? Les » voies juridiques, continue le père Ver- » nier, sont plus sûres et plus douces. — » Es-tu procureur, toi? — Je ne suis que » clerc d'huissier, monsieur, mais j'entends » les affaires. — Puisque tu les entends, ter- » mine-moi celle-ci dans les vingt-quatre » heures. — Ah, monsieur, que demandez- » vous-là? Il faut présenter requête pour » obtenir permission d'assigner, délivrer » assignation pour la prochaine audience,

» voir remettre sa cause deux ou trois fois
» au moins, recevoir signification d'appel
» après instance, et plaider enfin au parle-
» ment... — Jusqu'à la mort de Riboulard,
» n'est-ce pas ? Allons, allons, je vais ter-
» miner ce procès-là dans un tour de main. —
» Mais songez donc, monsieur..... — Plus
» de raisons, monsieur Robin : donne-moi
» le manche de ma ligne à pêcher, et
» partons ».

Il partoit en effet, armé d'un bâton de huit pieds, quand la petite sœur rentra avec son amoureux. Elle étoit si jolie avec son bonnet rond et son ruban rose, son déshabillé de *cirsakas* et ses petits souliers jonquille, que mon oncle s'arrêta un instant pour la regarder. Ce n'étoit point la nature embellie par l'art ; c'est la nature dégagée des mauvaises herbes qui l'étouffent, et parée de sa propre beauté. Suzanne, mise au fait en deux mots par Robin, adressa à Thomas des choses si tendres et si persuasives, elle pleura de si bonne grace, elle l'embrassa si à-propos, que mon oncle jeta le manche de sa ligne à trente pas, ordonna qu'on servît, et se mit à table avec tout son monde.

On y régla les préparatifs du mariage, qui, avec une dispense de bans, ne pouvoit se faire que dans dix jours, au grand mécontentement de mon oncle ; il auroit

voulu terminer le soir même. Ne pouvant mieux faire, il arrêta que Suzanne, qui n'avoit plus d'asile, logeroit à l'hôtel, que le jeune Vernier y mangeroit jusqu'à son mariage, et son père quand on l'inviteroit. On mangea bien, on but mieux, on rit, on chanta. Suzanne parla au hasard de l'opéra, qu'elle n'avoit jamais vu et elle en parla avec enthousiasme : rien de si beau que ce qu'on ne connoît pas ; et Thomas, qui s'attachoit véritablement à la petite personne, lui promit de l'y mener le soir même, et Suzanne de se frotter les menottes, en riant, sous sa serviette, et Vernier de lui dire à l'oreille qu'il prendroit un *parterre*.

« Mais, monsieur, reprit Robin, dont » les plans se trouvoient dérangés, madame » doit aller aux Italiens. — Qu'elle vienne à » l'opéra. Quelle dame, poursuivit Suzanne? — C'est une femme de louage » que Robin m'a procurée, que je paie fort » cher, et qui s'imagine que je courrai » après elle : qu'elle gagne son argent, et » qu'elle trotte. — Mais, monsieur, dit » encore Robin... — Voyons, finiras-tu ? — » Mademoiselle, toute jolie qu'elle est, ne » peut se montrer aux premières loges en » déshabillé. — Pourquoi cela ? n'est-elle » pas ma sœur ? n'aura-t-elle pas payé sa » place ? ne serai-je pas avec elle ? qui ose-

» roit lui dire quelque chose ? Mademoi-
» selle, interrompit le jeune Vernier, n'est
» pas riche ; ses habits sont simples, mais
» propres ; et on ne doit rougir que de se
» mettre au-dessus de son état. — *Bravo!*
» beau-frère, tu es un garçon de bon sens,
» et je vois que je serai toujours ton ami.
» Allons, Robin le bavard, du café, des
» liqueurs, de l'eau-de-vie, mes pipes et
» du-tabac ».

Pendant que mon oncle digéroit en fumant, que le père Vernier dormoit sur la table, et que les jeunes gens causoient dans l'embrâsure d'une croisée, les fournisseurs arrivèrent à la file. Dans six heures de tems, on avoit procuré à mon oncle tout ce qui donne l'extérieur d'un homme d'importance ; et quand il eut sur le corps son habit de drap d'argent brodé en or sur toutes les tailles, il ressembla à bien d'autres dont tout le mérite est dans leur couverture.

L'ensemble des emplettes montoit à dix mille francs environ, sur lesquels le modeste Robin ne gagnoit guères que cinquante louis. Mon oncle, en se faisant lire les articles, se récrioit sur les prix de quelques-uns ; mais son *factotum*, versé dans la connoissance du cœur humain, lui ferma la bouche par une galanterie à laquelle Thomas ne s'attendoit pas. Il lui présenta une

une pipe en or, dans un étui plat de galuchat vert, sur lequel étoit un camée, fait à la hâte, représentant le château forcé par mon oncle, et dans l'éloignement, un vaisseau après lequel il couroit dans sa chaloupe. Monsieur le marquis jeta les bras au cou de Robin, l'embrassa très-cordialement, et ne marchanda plus.

Mon oncle, enchanté de sa pipe d'or, l'emplit et la vida deux fois, après quoi il présenta à Suzanne son poignet couvert d'un gand blanc ; de l'autre main, il soulevoit la basque gauche de son habit d'argent, et il traversa la cour avec sa sœur, en se donnant tous les grands airs que sa mémoire put lui fournir : enfin il lui donna la droite dans son carrosse, et ordonna emphatiquement à son cocher de toucher à l'opéra.

Robin, qui pensoit à tout, avoit pris les devans. Il étoit allé d'abord prévenir madame que monsieur ne vouloit point aller aux Italiens, et que si elle avoit envie d'avancer ses affaires, il falloit, avec un homme comme mon oncle, qu'elle fît les premiers pas. Il étoit venu de là à l'opéra, louer une loge très-étroite, bien sûr que Suzanne laisseroit le devant à son frere le marquis. Son intention étoit de l'empêcher de se mettre en évidence ; et dans tous les cas, il comptoit lui jeter sur les

épaules un riche mantelet noir dont il s'étoit muni. Quel homme précieux que ce Robin, s'il eût eu des mœurs et de la probité! Ah, on ne peut pas tout avoir, et aujourd'hui on se passe plus aisément de ces bagatelles-là que d'autre chose.

Le remise arrive; le nouveau laquais ouvre la portière, Robin présente la main au marquis et à sa sœur. Le drôle avoit endossé l'habit de velours aux trois couleurs. « Ah, ah, monsieur Robin, vous ne » vous êtes pas oublié. — Ma foi, mon- » sieur, vous m'avez élevé au rang de » votre camarade; et si je suis loin de » vous par le mérite, j'ai voulu m'en rap- » procher un peu par le costume. — » Allons, je te passe l'habit de velours: » marche devant, et conduis-nous.

« Quelle diable de loge as-tu prise là? » — C'est la seule qui restât à louer. — » Hé, comment veux-tu qu'on voie mon » bel habit? — Vous vous mettrez sur » le devant. — Et ma sœur, maître fa- » quin, la prends-tu pour ma servante? » Passez là, mademoiselle; vous, monsieur » Robin, mettez-vous derrière: et moi, » je vais étaler ma broderie au balcon ».

Robin se hâta de tirer de sa poche le mantelet noir, et le présenta d'un air tout-à-fait gracieux. « Je te remercie de » tes attentions, mais mademoiselle ne

» mettra pas cela. Les manteaux et les
» mantelets ne conviennent qu'aux bossus ;
» je veux que la petite fille paroisse avec
» tous ses avantages. — Mais monsieur....
» — Paix. — Permettez......... — Paix, paix
» donc » ! Et Robin se tut, de peur que
mon oncle ne donnât un spectacle dans
sa loge, avant celui qui alloit commencer.

L'occupation du parterre qui attend, est d'examiner les femmes. Dès que Suzanne, jolie comme les amours, faite comme les graces, parut sur le devant de la loge, un murmure général d'approbation se fit entendre ; elle rougit, et baissa les yeux : on avoit loué ses agrémens, on applaudit à sa modestie. Toutes les mains partirent à-la-fois, et personne ne s'aperçut qu'elle eût un bonnet rond et un déshabillé de cirsakas. Les craintes de Robin se dissipèrent, et mon oncle, debout au balcon, crioit à tue-tête : « C'est ma sœur,
» enfans ; pas vrai, qu'elle est jolie » ?
Malheureusement ces mots piquans se perdirent dans les applaudissemens.

Le spectacle commença. Suzanne, qui n'avoit pas l'idée de l'opéra, étoit tout yeux et tout oreilles ; mon oncle se partageoit entre Armide et Suzanne, et on n'ouvroit pas une porte, que Robin ne cherchât madame, qu'il ne découvroit nulle part, et qui pourtant devoit être arrivée. Il

l'aperçut enfin aux troisièmes, dans le négligé le plus agaçant. Il fut joindre mon oncle, et lui dit qu'il alloit le présenter.

En montant les degrés, en longeant les corridors, il instruisoit le marquis de la manière dont il falloit aborder madame, pour se conformer à l'usage; il lui dicta presque le compliment qu'il falloit lui adresser, pour être encore selon l'usage. Mon oncle ne l'écoutoit pas, et chantonnoit en se balançant sur la pointe du pied : *Malgré la bataille qu'on donne demain, çà, faisons ripaille, charmante Catin; etc.* Robin, humilié du peu de cas qu'on faisoit de ses avis, se pinçoit les lèvres; il mit monsieur auprès de madame, et se retira.

Mon oncle ne savoit pas faire de complimens, il savoit moins encore faire l'amour. Il s'assit tout rondement à côté de madame, qui, pour se donner le tems de voir venir, jouoit de la prunelle et de l'éventail; il lui prit le menton, lui fit lever la tête, et la regarda un moment, il lui ôta ses gants, examina ses mains, et jeta un coup-d'œil sur sa gorge à-peu-près découverte. « Voyons la jambe, à » présent. — Comment, monsieur, le » premier mot que vous m'adressez est » une insulte? — Je t'insulte, parce que » je veux connoître mes propriétés? Allons,

» voyons cette jambe. — Mais, monsieur,
» vous êtes d'une grossiéreté.... — Je me
» suis engagé à te payer, et pas du tout
» à être poli. Tu t'es engagée, toi, à te
» ployer à mes fantaisies : je suis assez
» content de ce que j'ai vu ; voyons le
» reste. — Mais quelle horrible manière de
» faire l'amour ! — Je ne t'aime pas, la
» fille, et je ne t'aimerai jamais : je te
» prends, parce qu'un marquis doit avoir
» une maîtresse, et je veux savoir ce que
» j'ai pris. — Mais à l'opéra, dans une
» loge !.... vous êtes d'une pétulance, d'une
» tyrannie, vous autres jeunes seigneurs » ;
et madame, qui vouloit affecter un reste
de décence, enfila une kirielle de grands
mots dont l'effet lui parut admirable,
car mon oncle l'écoutoit attentivement,
et avoit cessé de parler, et même d'agir.

Ce n'étoient pas ces grands mots qui
opéroient sur la raison de Thomas ;
c'étoient des souvenirs éloignés, des idées
confuses, de l'incertitude..... Il prit encore
madame par le menton, lui fit encore
lever la tête, et l'embrassant sur les deux
joues : « Comment, c'est toi, ma pauvre
» Louison ? — Je m'appelle d'Armence,
» monsieur. — Allons, pas de grimaces :
» que diable ! tu n'as pas oublié tes cor-
» deliers de la rue des Prêtres, ni ton dia-
» blotin, ni ton officier recruteur, ni les

» dix écus que tu as donnés au fifre qu'il » a enrôlé chez toi ». Louison fixe mon oncle à son tour ; elle retrouve les premiers traits de son enfance ; elle applaudit aux changemens heureux que son physique a éprouvés. Exclamations, reconnoissance, transports, félicitations, tout est prodigué ; cela ne finissoit point.

« Ah çà, dis-moi un peu comment tu es » devenu marquis ? — Comme toi, femme » de qualité. — Mais c'est que tu n'en as » que l'extérieur. — Comme toi, celui de » la décence. — Au reste, je suis bien-aise » de te revoir. — Et moi aussi, et puis» qu'il faut que j'aie une maîtresse, j'aime » mieux te voir dans mon garde-meuble » qu'une autre : je te trouvois très-bien au» trefois, et tu n'es pas encore très-mal ».

En effet, Louison n'avoit que vingt-six ans ; elle étoit moins jolie, mais plus belle. A la vérité, elle devoit quelque chose à l'art ; mais c'étoit superbe pour un marquis de hasard. Elle étoit revenue à cette classe d'hommes, parce que les filles n'ont qu'un moment pour faire fortune ; que Louison ne l'avoit pas saisi, et qu'elle étoit trop heureuse que Robin, qui en étoit fatigué, lui procurât des *passades* dont elle partageoit le produit avec lui.

Thomas, très-neuf en amour, éprouvoit certains mouvemens de curiosité : il n'écou-

toit plus les plaintes, ni le désespoir d'Armide; sa vivacité ne s'accordoit pas avec le maintien qu'on exige au théâtre, ni les délais avec son caractère : il proposa à Louison d'aller prendre l'air; il ordonna à Robin, en passant, de reconduire sa sœur à l'hôtel, de la respecter comme un autre lui-même, et il monta avec sa belle dans le premier fiacre qui se trouva.

Madame d'Armence, qui comptoit vraiment avoir un seigneur provincial à *plumer*, avoit tout disposé pour donner d'elle une certaine idée. Sa chambre, la seule qu'elle possédât, étoit frottée à neuf, ses fauteuils battus, ses flambeaux de cuivre passés au blanc d'Espagne, et chargés de bougies; sa *bonne* avoit mis le tablier blanc, et le traiteur du coin avoit préparé un très-joli souper, qu'on lui avoit payé d'*avance* avec l'argent qu'avoit fourni Robin.

« Sais-tu, dit mon oncle en entrant, que » tu n'as pas l'air de la veuve d'un ambas» sadeur? c'est un taudis que ça. — N'est» il pas vrai, mon ami? mais tu me loge» ras convenablement. — Bah! — Tu » paieras mes dettes? — En vérité! — Tu » m'avanceras six mois? — Compte là» dessus. — Et je te serai fidèle..... — » Comme à ton ambassadeur. — Ah! mon » ami, mon petit ami, mon bon ami, que » penses-tu là, que me dis-tu là?... il y a

» de quoi me faire mourir. — Ce sont tes » affaires : allons, pas de phrases, et fais » monter le souper. ».

C'étoient des entremets, des fruits, des confitures, des glaces, du vin de liqueur.... — « Hé, d'Armence, je ne commence jamais par le dessert. — Mais, » mon ami, je te sers un ambigu : c'est » un souper de seigneur. — Oui : hé bien, » fais-moi souper en matelot. — Quand on » soupe trop copieusement... — On dort » mieux. — Tu comptes donc dormir ? — » Parbleu, n'est-ce pas pour cela qu'on » se couche ? — Tu es bien novice, mon » ami. — Je ne te ferai pas le même re- » proche ». Vous voyez qu'à beaucoup d'autres talens, mon oncle joignoit quelquefois celui de l'épigramme.

En décrottant un aloyau et une longe de veau, qu'il s'étoit fait monter, en les arrosant fréquemment d'un vieux vin de Bordeaux, en répondant aux agaceries et aux caresses de Louison, la curiosité de mon oncle se changea en certaine velléité fortement prononcée, et comme il cédoit à ses appétits de tous les genres, il se leva brusquement, jeta son habit sur un fauteuil, et dans un tour de main il fut déshabillé. « Allons, la fille, à moi : plus » vîte que cela, ou je déchire robe et » jupons. Voyons si la chose vaut les sot-

» tises qu'elle fait faire à la plupart des » hommes. Est-ce là tout, reprit-il, quand » il eut fini ? — Oui, mon ami. — Ma » foi, c'est bien bête. — Et le plaisir de » recommencer ? — Ah, on recommence ? » — Oui, mon ami. — Recommençons.....

» Oh, çà, mais c'est toujours la même » chose. — Oui, mon ami. — Et ce sera » la même chose dans six mois, dans dix » ans ? — Oui, mon ami. — En ce cas, » restons-en où nous en sommes ; me voilà » guéri pour la vie : c'est un singulier corps » que monsieur Robin, ajoutoit-il en se » r'habillant. Vous verrez que, pour plaire » à monsieur Robin, je jouerai au cheval » de poste, et que je paierai après avoir » eu toute la peine : cela seroit plaisant. — » Hé, mon ami, que fais-tu là ! — Tu le » vois bien. — Que vas-tu faire ? — M'en » aller. — Voilà la première fois que » j'essuie un pareil affront. — Il y a com- » mencement à tout ». Et mon oncle avoit pris son chapeau et son épée, et il avoit la main sur le loquet.

D'Armence, qui voit sa proie prête à lui échapper, essaie d'abord le désespoir : c'est le cheval de bataille des femmes. Celle-ci crie, elle sanglote, elle s'arrache les cheveux, elle prend un couteau pour se percer le sein : Thomas la regarde faire, et lui rit au nez. Furieuse, elle redevient

Louison, elle tempête, elle jure, elle prend mon oncle au collet, et proteste qu'il paiera le souper et le mois. Mon oncle prétend qu'il a gagné le souper; mais il convient qu'il a promis salaire, et il ajoute qu'il va s'exécuter. « Trente louis par » mois, font bien vingt-quatre livres par » jour; vingt-quatre livres par jour, » font bien vingt sous par heure : or j'en » ai passé deux et demie avec toi, voilà six » francs; rends-moi le reste ». A-t-on jamais payé une fille de pareilles raisons ? Louison ne répondit à celles-ci qu'en imprimant ses ongles dans les deux joues du persiffleur. Le marquis, furieux à son tour, la prit sous son bras, lui appliqua vingt ou trente claques sur les fesses, la jeta sur son lit, prit la bonne par une oreille, l'obligea à l'éclairer poliment jusques dans la rue, et regagna son hôtel à pied, parce qu'à une heure du matin on ne trouve plus de voitures.

Vous conclurez de ceci, si vous daignez réflechir, que tout homme a sa portion de raison, qui le guide toujours bien quand il veut l'écouter. Mon oncle sentoit qu'une fille énerve le corps et dégrade l'ame : un philosophe l'eût dit.

CHAPITRE V.

Mon oncle trouve un ami.

En rentrant à l'hôtel, le marquis fut étonné de voir encore de la lumière chez lui. Il lui sembloit que sa sœur devoit être couchée depuis long-tems, à moins pourtant qu'elle ne fût malade, ou qu'il ne lui fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il s'imagina d'abord que le souper avoit aussi opéré sur Vernier, et qu'il cherchoit à anticiper sur les droits du mariage, « auquel cas, disoit mon oncle, je n'ai » rien à objecter, pourvu toutefois que cela » plaise à Suzon, ce qui m'étonneroit un » peu, et ce qu'il faut savoir · car enfin, » ajoutoit-il en montant sur la pointe du » pied, qu'importe qu'ils commencent huit » jours plutôt, ou huit jours plus tard, » puisqu'absolument ils veulent aussi savoir » ce que c'est » ? Il ouvrit bien doucement la première porte, il écouta à celle de la seconde chambre, et il entendit qu'on discutoit assez vivement : il prêta l'oreille, et reconnut la voix de Robin.

Monsieur Robin n'étoit-il pas devenu amoureux de Suzanne ? Ne cherchoit-il

pas à insinuer que son futur étoit un petit sot dont elle ne feroit jamais rien ? Ne prétendoit-il pas être infiniment plus aimable ? Ne croyoit-il pas le prouver en prenant certaines libertés que Suzanne réprimoit autant que possible ? Enfin , quand mon oncle commença à écouter , ne lui offroit-il pas crûment de la mettre sur le grand pied avec l'argent même de son frère , qu'il menoit , disoit-il, par le nez ?

A peine l'expression injurieuse est-elle lâchée, que voilà Thomas qui ouvre la porte , qui empoigne les pincettes , qui tombe sur monsieur Robin , qui le fait sauter sur la table , de la table sur les chaises , des chaises sur le lit , et du lit par terre , où il se met à genoux , et demande grace ; voilà la sensible Suzanne qui intercède pour lui ; voilà monsieur le comte qui s'est réveillé en sursaut , qui passe sa robe de chambre , et qui monte les escaliers quatre à quatre. » Quoi , » monsieur le marquis , allez-vous pêcher » encore ? — Non, monsieur , je chasse « ; et mon oncle entre dans le détail des griefs qu'il a contre Robin , et Robin se tait , et Suzon tremble , et le comte rit.

Thomas , que rien ne dérangeoit de son objet principal , ordonna à Robin , dès que le comte fut sorti , de mettre bas l'habit de velours , et Robin obéit. Mon

oncle

oncle fouilla dans ses poches, et Robin protesta que les cinquante louis qui s'y trouvoient, étoient le fruit de ses épargnes; et mon oncle les mit dans sa cassette, et Robin insista; et mon oncle jura que, s'il ajoutoit un mot, il alloit le porter chez le commissaire de quartier, dont il devoit être connu; et Robin frissonna depuis les pieds jusqu'à la tête; et mon oncle lui fit ses derniers adieux avec un coup de pied au cul, qui le poussa jusqu'à l'escalier.

« Allons, Suzanne, couche-toi, tu as » besoin de te reposer. — Et vous, mon » frère? — Je vais me mettre dans le lit » destiné à ce drôle. — Mais vous serez » mal. — Cela ne te regarde pas. — Mais... » si..... — Si tu raisonnes, je vais coucher » sur ce sopha. — Bon soir donc, mon » frère. — Bon soir, ma petite. Ah! com» bien Vernier gagne-t-il par jour avec ses » écritures? — Mais, trois livres, quatre » francs. — Je lui en donnerai douze, et » vous resterez avec moi jusqu'à ce que je » sois ruiné. Il ne me trompera pas, il ne » me volera pas, lui; il me donnera de » bons conseils que je ne suivrai point; » mais il n'y aura pas de sa faute, et quel» que chose qui m'arrive, je ne m'en pren» drai qu'à moi ».

En effet, le lendemain Vernier s'installa à l'hôtel; et tel est l'ascendant de la pro-

bité, qu'il disoit franchement ce qu'il pensoit à mon oncle, sans qu'il s'en fâchât jamais. Il lui représenta d'abord qu'il étoit ridicule de s'être fait marquis, et Thomas répondit qu'il s'en prît au garçon d'auberge. Vernier ajoutoit qu'il étoit plus déraisonnable encore d'afficher un luxe qu'il ne pouvoit soutenir long-tems, et Thomas répliquoit que c'étoit le seul moyen qu'il eût de se faire valoir. Vernier terminoit ses observations en disant qu'avec ce que possédoit encore mon oncle, il pouvoit apprendre et suivre une profession lucrative qui lui assureroit un avenir heureux, et mon oncle lui protestoit qu'il n'étoit point de métier qui valût celui de corsaire, qu'il savoit celui-là à fond, et pouvoit facilement s'enrichir et se ruiner une fois tous les ans; ce qui étoit infiniment préférable à une vie sédentaire et uniforme.

Vernier gagna pourtant sur lui qu'il congédieroit un de ses domestiques, qu'il quitteroit l'appartement de cent écus par mois, et qu'il mangeroit à six francs par tête; ce qui fut exécuté à la grande satisfaction de Suzanne : mais ses caresses et les sages réflexions de Vernier ne purent le déterminer à se défaire de son carrosse, de ses habits brodés et de tous ses bijoux. Il couroit tous les coins de Paris pour le plaisir de courir, et il recommandoit expressément à son co-

cher d'avoir toujours une roue au milieu du ruisseau. « On m'a assez éclaboussé, disoit-» il, il est juste que j'éclabousse à mon » tour ».

On le voyoit le même jour visiter le château de Versailles, où on ne prenoit pas garde à lui; la machine de Marly, à laquelle il n'entendoit rien; manger une matelote à la Grenouillère; se promener aux tuileries, bâiller dans les salles de la bibliothèque du roi, et dans ses cabinets d'histoire naturelle; présenter la main à toutes les femmes en montant et en descendant les escaliers; s'enfermer dans un méchant cabaret pour y fumer une ou deux pipes, dîner comme s'il n'eût pas déjeûné, dormir au spectacle, et s'enivrer le soir en famille, » parce que, disoit-il, je fais toute la jour-» née le marquis pour les autres, et il est » juste que j'aie au moins la soirée à » moi ».

Au bout de huit jours, il s'ennuya tout-à-fait de son marquisat. Il n'osoit pas en convenir; Vernier le voyoit aisément, et il espéroit devoir au dégoût ce qu'on avoit refusé à ses réflexions. Suzanne et lui se concertoient là-dessus, et lorsque Thomas les croyoit tout à leurs amours, c'est de lui seul qu'ils s'occupoient. « Il faut essayer » quelque chose de nouveau, dit le mar-

» quis au futur beau-frère. Ce fripon de Robin
» m'a parlé de l'hôtel d'Angleterre ; pre-
» nons de l'argent, et voyons si le jeu m'a-
» musera ». Vernier lui représenta que rien
de ce qu'avoit proposé Robin, ne pouvoit
être bon, ni raisonnable ; que le jeu est une
passion basse qui enflamme la tête et dessè-
che le cœur ; qu'un honnête homme, qui a
la foiblesse de fréquenter ces sortes de mai-
sons, rougiroit d'y être reconnu... « — Per-
» sonne ne m'y reconnoîtra ; et puis, je ne
» suis pas fier, moi, je ne rougis de rien :
» allons jouer, je le veux ».

L'assemblée étoit brillante. « Tu vois bien
» qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens ici. —
» Vous les connoîtrez tout-à-l'heure. — Vois-
» tu ces piles d'or en face du banquier ? —
» Elles sont là pour amorcer les dupes.
» Monsieur le marquis, dit un homme ga-
» lonné à mon oncle, prêtez-moi un louis,
» je n'ai pas encore dîné. — D'où sais-tu
» que je suis marquis ? — Peut-on se trom-
» per à votre mise, à votre bonne mine, à
» votre figure distinguée ? Prêtez-moi un
» louis ; je vous le remettrai demain. En
» voilà deux, mon bon ami, va dîner, et
» bon appétit. Connoissez-vous cet honnête
» homme-là, reprit Vernier ? — Non : mais
» c'est un aimable garçon qui m'a dit de
» jolies choses, et qui n'a pas dîné. — Il n'y

» a que cela de vrai dans ce qu'il vous a
» dit : c'est un escroc qui a vu que vous
» n'êtes pas au courant, et qui va se mo-
» quer de vous en mangeant votre argent.
» — Tu me contredis dans tout ce que je fais.
» — Vous me l'avez permis. — Mais tu abu-
» ses de la permission ». Vernier se tut.

Mon oncle regarda quelque tems, suivit les coups, et comprit bientôt la marche du jeu : il tira quelques louis, perdit, gagna, reperdit encore. Sa tête se monta par degrés, il joua l'or à poignées, et vida ses poches en un instant. « Va me chercher de » l'argent, dit-il à Vernier ». Vernier sortit, et ne revint pas. Mon oncle, fatigué d'attendre, se promenoit en long et en large ; il frappoit du pied, il tempêtoit : chacun étoit occupé, on ne l'écoutoit pas. Un garçon de chambre faisoit la ronde, des cartes à marquer à la main, et des épingles sur la manche ; il frappa sur l'épaule de Thomas : « Vous avez perdu votre argent ? — En as- » tu à me prêter ? — Oui, si vous avez des » gages. — Parbleu ! ma montre, ma ba- » gue, ma boîte d'or. — Venez par ici » ; et monsieur de la chambre fait passer mon oncle dans un petit cabinet.

Thomas tire sa montre et sa bague : il cherche en vain sa tabatière : on la lui a volée. Il fait un carrillon infernal ; il jure qu'il va

fouiller dans toutes les poches, et que, s'il ne retrouve pas sa tabatière, il se paiera sur la banque. Il alloit le faire comme il le disoit ; mais la porte par où il est entré dans le cabinet est fermée, et le garçon est disparu. Il veut enfoncer cette porte ; elle est en chêne, et de trois pouces d'épaisseur : aux coups redoublés de mon oncle, un petit guichet grillé s'ouvre, et un autre monsieur lui dit flegmatiquement : « Les tapageurs n'entrent » point ici. — Hé, f..... les voleurs y entrent » bien. — Du moins ils ne dérangent pas la » partie ». Le guichet se referme, mon oncle recommence à jurer, et comme il voit que cela ne le mène à rien, il reprend sa montre et sa bague, descend un escalier dérobé qu'il rencontre devant lui, cherche et retrouve celui par où il est d'abord entré. Il monte, il frappe, décidé à ravoir sa tabatière à quelque prix que ce soit. Encore une porte de chêne, encore un guichet, encore même harangue du flegmatique monsieur : mon oncle sort en se donnant des soufflets, il monte dans son carrosse, et arrive chez lui, violet de colère, et blasphêmant à faire écrouler l'hôtel.

« Sacredieu, monsieur Vernier, ce n'est » pas ainsi qu'on se conduit : vous me laissez » là comme une bouteille vide, au lieu de » m'apporter de l'argent ? — Vous l'auriez

» perdu, monsieur. — Hé, n'est-il pas à
» moi, monsieur? — Sans difficulté, mon-
» sieur : vous pouvez le jeter par la fenê-
» tre ; mais je ne dois pas vous y aider ».
La réponse froide de Vernier faisoit impression. Tantôt Thomas le regardoit d'un air assez tranquille ; l'instant d'après, sa figure s'animoit de nouveau : il rougissoit, il pâlissoit alternativement....... Enfin il se jeta dans ses bras : « Oui, sacrebleu, tu
» es un brave garçon ; je l'ai dit, et je le
» répète, tu seras toujours mon ami ».

Un calme profond succéda à la tempête. Suzanne mêloit à la conversation quelques mots inspirés par l'intérêt le plus vrai ; mon oncle, sur qui Vernier prenoit toujours plus d'empire, l'écoutoit avec une sorte de déférence. Il étoit debout, ses mains dans ses poches, et il en tira un papier qu'il ne connoissoit pas : « Qu'est-ce
» que c'est que ça, dit-il à Vernier » ?
Vernier lut : *Quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière.* « Je crois que
» mon voleur se moque encore de moi. —
» Bien d'autres s'en moqueront, monsieur :
» c'est toujours ce qui arrive à ceux qui
» répandent sans discernement. — Sais-tu,
» Vernier, que je ne me suis pas amusé
» là du tout? — Je le crois. — J'avois un
» volcan dans la tête ; tiens, tiens, me
» voilà revenu des filles et du jeu : toutes

» réflexions faites, il n'est qu'un plaisi
» vrai; c'est celui de la table. — He bien
» monsieur, soupons. — Tope ».

Après le souper, mon oncle alluma s
pipe d'or, et fut faire un tour à sa cassette
Il comptoit ses espèces en fumant; elle
diminuoient d'une manière sensible, et d
tems en tems il branloit la tête. « Aprè
» tout, dit-il, l'argent est fait pour rouler
» à moi, Vernier. Tu te maries demain
» et je te réponds que je ne ferai pas c
» sottises de la journée : je vous la donr
» toute entière. Voilà les quatre mille livr
» que je t'ai promises, à toi, et en voi
» quatre mille autres pour Suzanne. — J
» ne les prendrai pas, monsieur. — Pour
» quoi cela, monsieur ? — Parce qu'ave
» la moitié de cette somme et une hon
» nête industrie, nous pouvons vivre com
» modément. — Et moi, monsieur, je veu
» faire du bien à ma sœur. — Elle pens
» comme moi, monsieur. — Hé, où diab
» avez-vous appris à penser comme cela
» Savez-vous que vous êtes des gens rares
» Ecoute, Suzon; je pouvois jouer un
» seconde, une troisième fois, et sans l
» conseils du beau-frère, je l'aurois fa
» sans doute : ces coquins-là m'auroien
» gagné bien au delà de ce que je t'offre
» et je place si bien cet argent ! Ne m
» refuse pas, ma bonne petite ! ne fais pa

» de peine à ton frère Thomas ». Suzanne et Vernier se défendoient encore. « Prenez, » leur cria mon oncle, ou je retourne à » l'hôtel d'Angleterre ; et puis, mes amis, » un soldat n'est pas toujours heureux : » j'aurai peut-être besoin de vous, et vous » m'aiderez à votre tour ». Ces dernières raisons l'emportèrent sur la délicatesse de Vernier : sa future et lui embrassèrent tendrement mon oncle, qui s'occupa aussitôt du festin de noces.

Il vouloit qu'il fût superbe, qu'il y eût quatre services, qu'on dînât aux bougies, qu'on eût un orchestre à l'antichambre, et que, faute d'amis ou de connoissances, ce qui revient au même aujourd'hui, on invitât les premiers qu'on rencontreroit dans la rue. Après le dîner, il vouloit un bal, un buffet magnifiquement garni, il vouloit... que ne vouloit-il pas ? Vernier déclara que cet étalage lui paroissoit inutile et déplacé, et prouveroit seulement sa vanité à des convives qui, ne le connoissant point, ne rendroient pas justice à son cœur. Thomas soutint qu'il ne pouvoit marier sa sœur sans pompe, et il protesta qu'il n'en démordroit point. Vernier lui promit d'ordonner tout dès le matin.

Dès le matin, mon oncle mit ce qu'il avoit de plus beau, et Suzanne aussi ; c'étoit le déshabillé de cirsakas. « Comment,

» beau-frère, tu n'as pas fait faire une » robe à ta femme ! — Voilà, monsieur, » la plus belle parure d'une mariée quand » elle est digne de la porter » ; et il montroit à Thomas la fleur blanche attachée derrière le bonnet de Suzon. « Mais cet » homme-là est d'une opiniâtreté...... ma » sœur se marier mise comme une coutu- » rière ! — Mais vous savez qu'elle l'est, » monsieur. — Et ce qui me fait enrager, » c'est qu'il a toujours raison : ah çà, j'es- » père au moins que tu quitteras ta redin- » gotte grise, et que tu prendras cet habit » que je n'ai pas mis encore. — Non, mon- » sieur. — Et pourquoi cela, monsieur ? — » Je ne mettrai pas aujourd'hui un habit » que je n'oserois pas porter demain. — » Allez au diable l'un et l'autre, et mariez- » vous comme vous l'entendrez ».

Alors arrive le père Vernier, qui s'étoit habillé assez proprement à la friperie, avec l'argent de mon oncle : il étoit accompagné d'un vieux sergent de marine, et du premier garçon de la buvette du Châtelet. Mon oncle demanda ce que vouloient les deux derniers. On lui répondit qu'il falloit des témoins, et qu'on avoit invité d'anciens amis de la famille. Il prit la main au sergent, et lui demanda s'il avoit fait la guerre. « Treize campagnes, répondit celui-ci. — » Sur terre ? — Et sur mer. — Tu es mon

» homme : tu te mettras à table à côté de » moi, et nous parlerons métier ».

On partit pour l'église, mon oncle, sa sœur, le père Vernier et le sergent dans le remise; le futur et le garçon buvetier dans un fiacre. Sur la route, et pendant la messe, on commença l'histoire des campagnes : le sergent étoit un brave homme; il contoit chaudement, et mon oncle l'écoutoit avec plaisir. Il l'interrompit cependant au moment du *conjungo*. L'air satisfait et modeste des époux, ce que cette cérémonie a d'auguste quand elle consacre les désirs du cœur, l'exhortation simple et touchante du prêtre, remuèrent le cœur de Thomas : il surprit une larme qu'il se hâta d'essuyer en détournant la tête; il eût été au désespoir que son sergent le vît pleurer.

En remontant en carrosse, il commença à son tour le récit de ses exploits; il continua en descendant, il finit pendant le déjeûner; et alors les dissertations sur l'art militaire, les fautes des généraux relevées, des projets sûrs pour améliorer notre marine, pour abaisser l'Angleterre, des réflexions sur la manie des gens en place, de donner tout à l'intrigue, et de négliger le mérite, occupèrent tellement le sergent et mon oncle, que l'heure du dîner vint sans qu'ils s'en fussent aperçus. On leur annonça qu'ils étoient servis.

En entrant dans la salle à manger, Thomas fit une mine à faire trembler tout un équipage anglais. La table ordinaire, six couverts, un potage et deux entrées! Vernier s'attendoit à l'explosion : elle fut terrible. En homme habile, il lui laissa un libre cours, et ne répliqua pas un mot. « Que prétendiez-vous, monsieur, quand » mon oncle eut fini? Honorer votre sœur? » elle trouve tout dans votre amitié. Vous » amuser? je vous ai procuré la compagnie » d'un homme qui ne vous a pas permis » encore de compter les momens. Faire » un bon repas? vous aurez le double de » ce qu'il nous falloit. Jouir enfin de vous- » même? c'est avec de vrais amis qu'on » retrouve son cœur, et non au milieu » d'une foule d'inconnus qui nous eût éga- » lement gênés. Vous voyez, monsieur, » que j'ai rempli tous vos vœux, et je vous » ai ménagé cent louis : je ne vois pas qu'il » y ait là de quoi vous mettre en colère ». Mon oncle tira le sergent à l'écart : « Ne » va pas croire au moins que cet homme- » là me mène : je suis le maître, corbleu! » et je le serai toujours; mais je suis juste, » et quand il n'a pas tort, il faut bien que » je lui cède. Allons, enfans, à table ».

Tout ce qu'avoit prédit Vernier arriva. Quand Thomas ne parloit pas *bataille*, il parloit vins avec le buvetier; quand il n'avoit

n'avoit rien à dire, il regardoit sa sœur, et s'applaudissoit intérieurement de son ouvrage. En mangeant comme un ogre, en buvant comme un trou, il écoutoit les deux Vernier, qui avoient des connoissances, et qui avoient donné à la conversation un tour amusant et instructif : « Ma » foi, s'écria-t-il tout d'un coup, je crois » que le bonheur est au milieu des honnêtes » gens. Et sur-tout auprès d'une épouse » aimable, reprit le jeune homme, en » embrassant la sienne. — Ah, par exem- » ple, tu ne me prendras pas par-là. — » Vous ne croyez donc pas, mon frère, » qu'il y ait des femmes aimantes et sages ? » — Je n'en ai encore trouvé que deux que » je respecte infiniment, milady et toi ; » mais je suis jeune, et j'en pourrai ren- » contrer une troisième..... — Que vous » épouserez, mon frère ? — Non, le diable » m'emporte : ne me parlez pas de ce » métier-là ».

Mon oncle rumina toute la nuit aux scènes douces qui avoient rempli sa journée. « Si ce chien de garçon d'auberge ne » s'étoit pas ingéré de me créer marquis, » disoit-il en se tournant et en se retour- » nant dans son lit, je vivrois paisiblement » comme ces gens-là, et je m'enivrerois » sans craindre de gâter mes habits. Vivre » paisiblement, reprenoit-il l'instant d'a-

» près ! je crois le repos aussi ennuyeux
» que mon marquisat : parlez-moi d'un
» vaisseau qu'on commande, qu'on dirige
» à son gré sur l'immensité de l'océan ;
» d'une place qu'on prend, d'une garnison
» qu'on passe au fil de l'épée ; d'une ville
» qu'on pille, qu'on brûle ; d'une île où on
» transporte son butin et ses esclaves, où
» on s'établit, où on se fait roi... Ah çà,
» quand je serai roi, qu'est-ce que je ferai ?
» La guerre à mes voisins, je les détruirai,
» je les soumettrai.... Et quand j'aurai tout
» soumis ? Je me battrai avec les sangliers
» et avec les loups... Et quand il n'y aura
» plus de sangliers et de loups ?... quand
» il n'y en aura plus ?.... eh, alors je com-
» mencerai à être vieux, et je n'aurai plus
» besoin que de ma bouteille. Voilà qui est
» décidé ; aujourd'hui même je demande
» un vaisseau au ministre de la marine ».

Et voilà mon oncle, fatigué d'être marquis, qui veut se faire roi, et qui ne voit au bout de la perspective que sa bouteille qu'il tenoit déjà, et qu'il étoit le maître de ne pas quitter. Que de gens ont fait de ces rêves-là, qui n'ont abouti à rien ! Combien d'autres, après avoir été tout, sont retombés à côté de leur bouteille ! combien attendent la culbute, et ne savent où ils tomberont !

Vernier combattit de tout son pouvoir

ce nouveau projet de mon oncle : il épuisa ce qu'il avoit d'éloquence à peindre les avantages d'une vie obscure et aisée. Aux douceurs du lien conjugal et d'une utile activité, Thomas opposoit ses brillantes et sanglantes chimères, et aux raisonnemens les plus convaincans, son opiniâtreté. Pour dernière ressource, Vernier fit l'énumération des difficultés insurmontables qui s'opposoient aux vues de monsieur le marquis. Il falloit faire des preuves rigoureuses pour être admis dans la marine royale ; on ne donnoit un vaisseau qu'à un officier consommé, et il étoit aussi impossible à mon oncle de prouver sa noblesse, que la plus simple connoissance en marine. D'ailleurs les grands de ce *tems-là* donnoient tout à la faveur ou à l'intrigue ; mon oncle étoit inconnu, et incapable de faire sa cour : il l'étoit moins encore d'employer cette patience, cette adresse qui tenoient lieu, dans ce *tems-là*, de talent et de probité. Vernier conclut enfin que, loin d'accueillir sa demande, le ministre le prendroit pour un visionnaire, et le congédieroit peut-être avec mépris. Piqué de ce dernier mot, et fatigué de la longueur du sermon, mon oncle lui répliqua sèchement qu'il n'entendoit rien à la partie militaire, et il lui conseilla d'aller écrire ses *lettres* et *placets*. Vernier le remercia de ce qu'il vouloit

bien le rendre à lui-même ; il l'assura qu'il le trouveroit toujours prêt à lui marquer sa reconnoissance, et jamais à approuver des folies ; il prit sa femme sous le bras, embrassa l'officier de marine royale, qui s'y prêta d'assez mauvaise grace, et partit en le priant de ne point oublier qu'on doit des ménagemens aux gens en place, lors même qu'on croit avoir à se plaindre d'eux.

Mon oncle partit aussi de son côté, paré comme une *châsse*, et poudré à blanc. Son laquais, à qui il avoit fait endosser l'habit rouge galonné, se crut aussitôt un personnage, se rengorgea derrière le carrosse, regarda les piétons avec dédain, et dit avec insolence au suisse du ministre, que monsieur le marquis vouloit voir monseigneur. Comme un valet impertinent ne peut appartenir qu'à un maître de la plus haute importance, le suisse laissa passer, quoiqu'il ne fût pas l'heure où monseigneur donnoit audience. Monseigneur, qui vit un inconnu, brodé de la tête aux pieds, traverser sa cour, suivi d'un laquais doré comme un calice, le prit pour le gouverneur de quelqu'île sous le vent ; il s'avança jusqu'à la porte de son cabinet, rendit à mon oncle une de ses révérences, et lui fit avancer un siége.

Bien que Thomas fût présomptueux et

hardi, un tête-à-tête avec le substitut du roi, les marques de considération qu'il en recevoit, l'embarrassèrent cependant jusqu'à un certain point. Le ministre le fixa, et sembloit l'inviter à parler. Thomas perdit contenance, et ne sonna mot; il ne savoit par où commencer : son air gauche et neuf confirme monseigneur dans l'opinion qu'il avoit d'abord conçue de mon oncle. Il crut devoir mettre à son aise un homme étranger aux usages, et habitué à vivre avec des nègres : il fit donc le premier pas. « A qui, monsieur, ai-je l'hon-
» neur de parler ? — Au marquis de la
» Thomassière. — Au marquis ?... — De
» la Thomassière, je vous dis. — Je ne
» connois point votre maison. — Hôtel
» Grange-Batelière. — Plaît-il, monsieur ?
» — Etes-vous sourd, monseigneur ? —
» Non, monsieur, et..... — Je vous ai dit
» mon nom et ma demeure; voilà qui est
» fini. — Savez-vous à qui vous parlez ? —
« Comment ! n'êtes-vous pas le ministre
» de la marine ? — Vous paroissez l'ou-
» blier. — Je ne vous entends pas, mon-
» seigneur. — Tant pis pour vous, mon-
» sieur. Au fait : que voulez-vous ? — Un
» vaisseau de cent canons. — A comman-
» der ? — Parbleu ! — Monsieur est donc
» dans la marine ? — Oh, que de ques-
» tions » ! Et mon oncle, qui s'est parfai-

tement remis, raconte son évasion d'Yarmouth, et les hauts faits que vous avez lus. Le ministre, qui dès le commencement de la narration voit à quel homme il a affaire, prend tout à coup un air froid et distrait, écoute à peine le narrateur, et joue avec son épagneul. « Savez-vous,
» monseigneur, qu'un homme comme moi
» mérite votre attention, et que lorsqu'il
» vous parle, vous pourriez laisser votre
» chien de côté ? — Savez-vous, mon ami,
» que l'argent que vous avez gagné est
» fort au-dessus de ce que vous pouviez
» prétendre, que vous n'avez rien à at-
» tendre du roi, qu'il ne vous convient
» pas de déranger ses ministres pour leur
» débiter des fadaises, et que je vous con-
» seille de vous retirer doucement, très-
» doucement, si vous voulez que j'oublie
» votre impertinence. — Si vous voulez
» que j'oublie la vôtre, je vous conseille,
» moi.... — Faquin, taisez-vous, et sortez.
» — Ni l'un, ni l'autre. — Ah, c'est trop
» fort ». Le ministre appelle, et fait mettre mon oncle dehors par dix ou douze valets qui ne lui donnent pas le tems de se reconnoître, qui le portent dans sa voiture, et qui le consignent à la porte.

« Hé bien, disoit Thomas, en retour-
» nant chez lui, ce chien de Vernier ne
» m'a-t-il pas prédit tout ce qui m'arrive ?

» C'est un homme d'une grande capacité
» que Vernier, et, ma foi, c'est lui seul
» qu'il faut croire. Au diable le ministre,
» mon marquisat, et ma royauté : je vais
» me faire bourgeois, c'est plus facile ».
Avec mon oncle, une résolution prise étoit aussitôt exécutée. Il congédie son valet et le remise, il envoie chercher un fripier et un bijoutier, il leur vend mille écus ce qui lui a coûté dix mille francs, il paie son hôte, fait venir un fiacre, y porte quatorze mille francs qui lui restent, et va dîner chez le beau-frère, avec qui il vouloit à toute force se raccommoder.

Vernier comptoit un peu sur cette visite : il avoit oublié la manière dure avec laquelle Thomas l'avoit éconduit ; il le reçut avec cordialité, et applaudit sincèrement aux résolutions sensées qu'il avoit prises. Vous pensez bien que l'orgueil blessé ne permit pas à mon oncle de raconter exactement ce qui s'étoit passé chez le ministre : bien des gens, plus modestes que mon oncle, ne conviendroient pas qu'on les ait mis à la porte. Thomas dit vaguement qu'on avoit rejeté sa demande, que ce refus le dégoûtoit tout-à-fait des grandeurs, et devenu docile par sa disgrace, il se prêta aveuglément à tout ce que voulut Vernier. Il consentit à prendre des leçons de lecture et d'écriture ; il

promit qu'il iroit en apprentissage chez un maître bonnetier voisin, et on convint qu'on arrêteroit dans l'après-dîner un logement convenable et en bon air, c'est-à-dire, très-élevé, où on vivroit ensemble, et qu'on paieroit en commun. Rien de tout cela n'étoit du goût de mon oncle, comme vous pouvez le croire : il lui venoit mille objections à l'esprit ; mais humilié de la scène du matin, et presque converti à la raison, il se contentoit de soupirer, il se taisoit, et Vernier et sa femme se regardoient d'un air qui vouloit dire : *Enfin nous en ferons quelque chose.*

Le logement choisi, Vernier y mit aussitôt les ouvriers : il ne vouloit pas qu'il fût beau, mais il falloit qu'il fût propre, il falloit sur-tout ne pas perdre de tems avec un homme comme Thomas, qui à chaque instant pouvoit lui échapper. Il recommanda donc la plus grande diligenee, et pendant qu'on se mit en devoir de le satisfaire, il mena mon oncle à sa boutique des Innocens, et lui donna une première leçon. Thomas, qui ne se soucioit pas d'apprendre, et qui n'osoit pas le dire, se promettoit de dégoûter son maître, en marquant une inaptitude qu'il n'avoit pas. Le maître, qui le devinoit, et qui vouloit qu'il apprît, opposoit à l'obstination de Thomas une persévérance déses-

pérante Ils passèrent deux heures à batailler ainsi, et l'écolier, après avoir bâillé soixante et quelques fois, prétexta la nécessité d'aller prendre à l'hôtel son linge et deux habits fort propres qu'il s'étoit réservés, afin, disoit-il, de ne plus retourner là, et d'être tout-à-fait à ses études. Vernier le laissa partir, bien certain qu'il reviendroit cette fois. Il avoit confié son argent à sa sœur, et Thomas, comme un autre, ne pouvoit rien faire sans cela.

Il finissoit ses paquets, lorsqu'il reçut une visite qu'il n'attendoit pas, et qui ne l'inquiéta guères, quoiqu'elle fût faite pour l'alarmer. Quelle étoit cette visite ? C'est ce que je ne vous dirai qu'au chapitre suivant, parce que celui-ci me paroît assez long.

CHAPITRE VI.

Catastrophe.

LOUISON devoit en vouloir à mon oncle qui l'avoit brusquée, dédaignée, claquée, quittée, et qui pis est, ne l'avoit pas payée. Robin avoit sur le cœur les coups de pincette, et le regret de n'avoir pas aidé son marquis à se ruiner jusqu'au bout. La vengeance est le plaisir des ames viles,

dit-on ; je crois que c'est aussi une jouissance pour beaucoup de prétendus honnêtes gens. Quoi qu'il en soit, ces deux fripons s'étoient rapprochés par le besoin de nuire, et ils avoient arrangé leur plan. A force de courses et de peines, Robin avoit déterré, je ne sais où, le recruteur, qui ne recrutoit plus, avec qui Louison, dans les jours de sa gloire, trompoit l'ambassadeur d'Espagne. L'officier, peu délicat sur le choix des moyens, entra aussitôt dans les vues de madame d'Armence.

Il s'agissoit d'attraper à Thomas une somme assez considérable qui devoit se partager loyalement entre les associés. De toutes les manières de punir un homme, il n'en est pas de plus agréable, pour ceux qui infligent la peine, que de le mettre à contribution.

L'officier, instruit par Louison et Robin de la force du corps et de la violence du caractère de l'homme à qui il alloit avoir affaire, prit les précautions usitées par ceux qui cherchent l'éclat de l'uniforme, sans avoir les qualités qui rendent digne de le porter. Celui-ci mit une main de papier entre sa chemise et sa veste ; des pistolets en poche, et l'épée au côté, il entra bravement où étoit mon oncle, en observant cependant de ne pas trop s'éloigner de la porte, afin d'être toujours à portée de battre en retraite.

Thomas, comme je vous le disois, nouoit son dernier paquet, et ne s'occupoit pas de ce qui se passoit derrière lui. Tout-à-coup il entend un homme qui tousse en grossissant son organe. Il se retourne, et voit un *quidam* le chapeau sur l'oreille, le sourcil froncé, le jarret droit tendu, le corps effacé, une main sur la garde de son épée, et l'autre sur la crosse d'une arme à feu qui sortoit du gousset de la culotte. « A qui en veut cet original, dit mon on- » cle ? Vous ne me reconnoissez pas, » luron ? — Ma foi, si je t'ai connu, je ne » crois pas avoir eu une *fameuse* connois- » sance. — Vous ne remettez pas l'officier » qui vous a engagé chez madame d'Ar- » mence ? — Hé bien, après ? — Depuis » six ans vous avez constamment servi ; » depuis un an vous êtes porté sur les » contrôles du régiment : je sais, moi, que » vous avez déserté à l'ennemi, et porté » les armes contre la France. Cependant » je veux bien vous dispenser d'être pendu, » et même de rejoindre le régiment qui » est à Pondichéry, moyennant neuf mille » francs que vous allez me compter : voilà, » monsieur Thomas, ce que je voulois » vous dire. — Voilà ce que je te réponds : » J'ai servi qui j'ai voulu, et tant que cela » m'a plu ; je me torche, ce que tu sais bien, » de tes contrôles ; fais-en autant de mon

» engagement, il n'est bon qu'à cela, et
» tu le sais bien : on ne pend que des co-
» quins de ton espèce ; je n'irai point à
» Poudichéry, je ne te donnerai pas un
» sou, et comme tu m'as volé un louis au
» moins sur un mauvais habit et un vieux
» sabre rouillé, tu vas me le rendre à
» l'instant même, sinon je ferme la porte,
» et nous allons nous *peigner* comme deux
» jolis garçons ».

Le recruteur étoit venu pour escroquer de l'argent, et non pour se battre : déjà il regardoit derrière lui ; ce jarret droit si bien tendu, commençoit à tremblotter ; cet œil menaçant avoit perdu sa vivacité ; cet organe arrondi étoit devenu grêle et chevrottant. « Allons, dit mon oncle, le
» louis, ou choisis les armes, et dépêche-
» toi.... parle, maraud, ou je pisse dans le
» bassinet de tes pistolets, et je fais mieux
» dans le fourreau de ton épée ». Mon oncle, en terminant sa harangue, avoit tiré ses armes de ses paquets ; sa flamberge nue et ses doubles canons étoient étalés sur une table ; il étoit derrière, et attendoit que le recruteur décidât ce qu'il préféroit, de se faire crever le ventre, ou de se le faire brûler : il n'avoit qu'un mot à dire.

L'officier, en balbutiant, en tremblant, reculoit toujours vers la porte. Il la sentit enfin

enfin derrière lui, et retrouvant de l'agilité en s'éloignant du danger, il fit une volte, saisit la clé, tira la porte, et la tenant entre-bâillée : « Je t'apprendrai ce soir » comment on traite les déserteurs qui se » mettent en révolte ouverte contre leurs » officiers » ; et en deux sauts il est en bas de l'escalier. « Je t'apprendrai, moi, lui » cria mon oncle par la fenêtre, comment » on arrange un plat b....... de ton espèce, » et la canaille qui lui ressemble. Je devois » coucher chez le beau-frère ; mais, sacre-» bleu ! je ne reculerai pas d'une semelle, » je vous attends tous ici de pied ferme, » et si vous avez un peu d'ame, nous » verrons beau jeu ».

Le recruteur fut trouver monsieur Agobert, chef suprême de la clique, qui ne servit jamais dans aucun corps, qui portoit l'uniforme de tous, et qui obtint la croix de Saint-Louis pour s'être promené trente ans sur le quai de la Ferraille. Monsieur Agobert, toujours fort aise de gagner un homme à l'état, prononça que mon oncle, en raison de son âge, ne pouvoit être considéré comme déserteur ; mais que, puisqu'il avoit dix-sept ans, il falloit, de gré ou de force, lui faire ratifier son engagement, à moins qu'il n'aimât mieux payer la somme demandée, sur laquelle Louison et Robin, étrangers au service du roi, ne devoient avoir aucune

prétention, et qui seroit partagée entre lui Agobert, et l'officier recruteur.

En conséquence de ce nouvel arrangement, par lequel deux fripons en voloient deux autres, monsieur Agobert commanda pour le soir une escouade du guet. Par une fatalité singulière, monsieur Riboulard étoit de service ce jour-là : il reçut l'ordre d'enlever mort ou vif mon oncle, et sa caisse. Quelle journée pour Riboulard ! il alloit être à l'abri des incursions de Thomas, qui pouvoit d'un moment à l'autre venir, ainsi qu'il l'avoit promis, terminer le procès intenté sur la succession de Rosalie : il comptoit bien en outre se payer par ses mains du sou pour livre au moins de la somme confisquée.

Pendant que Riboulard arrangeoit avec ses gens un plan d'attaque, qu'ils cherchoient les moyens de se saisir du proscrit sans exposer leurs personnes, qu'ils dérouilloient les batteries de leurs fusils, qu'ils aiguisoient, sur le pavé, le bout de leurs baïonnettes, qu'ils garnissoient leurs gibernes de cartouches, et qu'enfin ils mettoient des pierres neuves à leurs armes, le lieutenant de police agissoit de son côté contre mon oncle : il avoit reçu une lettre du ministre de la marine, qui le prioit de mettre à Bicêtre un homme sans aveu qui étoit venu l'insulter jusques dans son cabinet : l'épître se terminoit par le nom et l'adresse du coupable.

Le lieutenant de police, jaloux de complaire au ministre, avoit expédié l'ordre, et l'inspecteur qui en étoit chargé, ayant appris que Thomas étoit homme à échiner tous les mouchards de Paris, avoit jugé à propos de prendre main-forte. Il vint aussi commander Riboulard ; car il faut que vous sachiez que le guet étoit aux ordres de tout le monde.

Appuyé de cette seconde autorité, bien plus respectable que la première, Riboulard étoit rayonnant de joie : il ne doutoit pas du succès ; il avoit vingt-cinq braves, dont quatre avoient servi dans les troupes du pape, et trois dans celles de l'abbé de Stavelot.

Mon oncle, qui ne manquoit pas d'une espèce de jugement, avoit conclu des dernières paroles du recruteur, qu'il devoit s'attendre à quelqu'algarade pour le soir, et il se sentoit l'imagination chatouillée. « Il y a long-tems, disoit-il, que » je ne me suis battu : il est bon de se » tenir en haleine, et châtier des fripons » est un exercice utile autant qu'honora» ble. Si pourtant je suis tué....... hé bien, » je serai dispensé d'apprendre à lire, et » à faire des bas ; ainsi de toutes façons » je ne peux que gagner à me battre ».

Ses premières mesures eurent pour objet de se soustraire aux sollicitations de Vernier, qui n'eût pas manqué de

le contrecarrer dans cette circonstance. Il pria donc son hôte de lui dire, s'il se présentoit, que monsieur le marquis étoit sorti avec le reste de ses effets, et qu'il n'avoit pas reparu à l'hôtel : il ajouta que son intention étoit d'y coucher encore cette nuit pour des raisons particulières ; et il procéda de suite à des dispositions dignes de Marlborough, celui qu'on a cru avilir par la plus stupide des chansons, qui n'a fait tort qu'à ceux qui l'ont chantée.

L'argent est le nerf de la guerre. Mon oncle avoit encore trente-six francs dans sa poche ! c'est plus qu'il n'en falloit pour se mettre en état de défense. La première chose à faire, quand on est menacé d'un siége, c'est de fournir la place de munitions de guerre et de bouche : deux pains de six livres, quatre langues fourrées, douze bouteilles de vin, deux livres de poudre, trois livres de balles ; des pierres à feu, un tourne-vis, un tire-bourre, un vilebrequin sont achetés et classés dans le salon. La seconde chose à faire, quand la place est avitaillée, c'est d'en défendre les approches : mon oncle traîne sur les marches supérieures de l'escalier, un secrétaire et un buffet qu'il place en manière de chevaux-de-frise ; il perce avec son vilebrequin plusieurs trous à sa porte d'entrée, et se ménage les moyens

de faire feu sur les assaillans, sans se découvrir encore. Il ferme cette porte, et la barricade avec son bois de lit ; il lève un des carreaux de sa salle à manger, sur la ligne qui menoit droit à son salon ; il enterre les deux tiers de sa poudre bien bourrée dans une boîte à thé ; il fait une traînée qui va du salon à sa mine ; il recharge la boîte de fer blanc du carreau qu'il a enlevé, le carreau de quatre paires de chenets qu'il trouve dans ses différentes pièces ; il place des bougies allumées dans tous ses bras de cheminée, et, après avoir tout prévu pour la défense, il pense aux moyens de retraite. Il ouvre une croisée de son arrière-cabinet, qui donnoit sur le jardin ; il noue ses draps ensemble, attache l'un des bouts au montant du châssis, et envoie le reste flotter dehors au gré du vent. Descendu dans le jardin, Thomas n'étoit plus embarrassé ; les murs étoient treillagés, et il avoit appris, en se sauvant de chez milord, son colonel, à grimper et à sauter comme un écureuil.

Ces préparatifs ne s'étoient pas faits sans un certain bruit ; mais depuis que mon oncle s'étoit prêté aux vues économiques de Vernier, il n'avoit plus personne au-dessus de lui ; le premier étage, qu'il avoit occupé, étoit encore vide ; monsieur le comte étoit à l'opéra, Germain chez sa maîtresse, et le maître de

l'hôtel, comme chacun le sait, a son logement à cent cinquante pas du corps-de-logis.

Il étoit alors dix heures du soir, et mon oncle n'ayant plus rien à faire, se mit à table, et soupa avec la plus grande tranquillité, un pistolet à droite, et l'autre à gauche de son assiette.

Il en étoit à sa troisième bouteille, lorsqu'il entendit frapper doucement à la porte cochère; il étoit bon qu'il eût l'oreille à tout : la légéreté du coup, à onze heures et demie, le lui rendit suspect. Il mit habit bas, retroussa les manches de sa chemise jusqu'aux épaules, prit un pistolet de chaque main, et fut coller son nez aux *meurtrières* qu'il avoit faites à la porte de sa salle à manger.

Il ne s'étoit pas trompé : c'étoient monsieur Riboulard et sa suite, qui, habitués à opérer à la sourdine, et ne voulant pas donner l'éveil, avoient frappé de manière à n'être entendus que du portier et de ceux qui avoient intérêt à tout entendre. A peine la porte fut-elle entr'ouverte, que le détachement se glissa dans la cour, et monsieur Riboulard ordonna, *de par le roi*, au concierge étonné, de le conduire à l'appartement de monsieur de la Thomassière.

Au nom de Louis *le Bien-Aimé*, on ne savoit qu'obéir. Le portier, le bonnet sous le bras, et la lanterne à la main, marche

en avant des vingt-cinq braves. En traversant la cour, Riboulard voit, à travers les jalousies, trente bougies allumées : il s'imagine que mon oncle a rassemblé aussi un corps d'armée, et quelqu'envie qu'il ait de se débarrasser de lui pour jamais, l'amour de lui-même parle plus haut que son animosité. Arrivé au bas de l'escalier, il invite le caporal à prendre la tête de la colonne, parce qu'il vouloit, disoit-il, contenir les fuyards, s'il pouvoit s'en rencontrer dans un corps aussi distingué. Le caporal qui avoit déjà pris la queue du détachement, observe qu'il est à son poste, et qu'il ne lui conviendroit pas de marcher avant son commandant. « Je vous en prie, monsieur, disoit Riboulard, je connois votre capacité. Je » n'en ferai rien, monsieur, répondoit le » caporal, la place d'honneur vous appar» tient » ; et mon oncle, l'oreille au trou, entendoit le colloque, et rioit dans sa barbe.

Riboulard, ne pouvant persuader le sous-commandant, se fortifia d'un trait copieux de bonne eau-de-vie, qu'il portoit toujours en poche dans les grandes occasions : il s'arrêta un moment pour donner aux *spiritueux* le tems de faire leur effet, et quand il se sentit la tête brouillée, et exaltée à la fois par le rogome et la soif du butin, il poussa devant lui le portier, qui ne se soucioit pas de se mêler de

cette affaire, et qu'il faisoit avancer en lui piquant les fesses avec le bout de sa hallebarde.

Déjà on a monté la moitié des degrés ; déjà Riboulard, toujours placé en serre-file derrière le malheureux concierge, a prêté vingt fois l'oreille, et, à-peu-près rassuré par le profond silence qui règne dans l'appartement, il oublie ses soixante-huit ans, et il ne pense plus qu'aux richesses qu'il croit conquérir sans danger, et dont il rendra compte..... comme il lui plaira.

Sa sécurité est augmentée encore par l'aspect des gros meubles qui obstruent l'escalier. Il ose penser que mon oncle a peur, et il ordonne d'un ton ferme à ses gens de jeter par-dessus la rampe le secrétaire et le buffet. A peine a-t-on porté la main sur les chevaux-de-frise de Thomas, que quatre coups de feu partent ensemble. L'innocent portier a la cuisse cassée ; un soldat du guet est tué sur la place ; Riboulard, que l'explosion inattendue a subitement *dégrisé*, se renverse sur le soldat qui le suit, celui-ci sur un autre, et tous roulent pêle-mêle jusqu'au bas des degrés.

Le bruit des pistolets, celui des fusils qui s'entre-choquent, les cris du portier blessé, ceux des soldats qui cherchent à se tirer de dessous leurs camarades, jettent l'alarme dans l'hôtel. Le maître, persuadé

que tout le guet rassemblé ne forceroit pas mon oncle, et qu'il mettroit plutôt le feu à la maison que de se rendre, court au poste le plus voisin des gardes françaises ; les locataires se mettent, les uns à leurs croisées, d'autres descendent dans la cour ; on s'informe, on s'agite, on consulte ; Riboulard, sans chapeau et sans perruque, monte sur un banc, et exhorte les assistans à prêter main-forte à l'exécution des ordres du roi. A cette invitation, les assistans retournent chacun chez soi ; Thomas a rechargé ses armes, bu trois coups, allumé sa pipe, et il a repris son poste.

Vernier, le bon Vernier, très-inquiet de ne pas voir son beau-frère rentré à minuit, s'arrache péniblement des bras de sa tendre Suzanne ; il arrive à l'hôtel, il trouve tout ouvert, il avance, il apprend de Riboulard même la cause de ce tumulte ; il voit le portier gissant provisoirement sur un tas de fumier, à côté de lui le soldat mort, et il s'éloigne en pleurant sur un forcené dont la perte lui paroît inévitable.

Alors douze gardes françaises entrent dans la cour au pas redoublé : leur commandant demande à Riboulard l'exhibition de son ordre. Riboulard exhibe celui de la police : le garde française répond que les faits de police ne le concer-

nent point, et il fait faire un *à droite* à sa troupe. Riboulard court après lui, lui raconte prolixement l'entrevue de mon oncle et du ministre, et lui fait observer que l'ordre est donné à la réquisition de monseigneur de la marine ; ce qui rend ce fait compétent de toutes les troupes de France. Le garde française fait faire un *à gauche* à la sienne, et la met en bataille.

Il s'avance ensuite sous les croisées de mon oncle, et le somme fièrement d'ouvrir ses portes, s'il ne veut s'exposer à être fusillé sur la place. Au lieu de la porte, Thomas ouvre une croisée, coiffe l'orateur du contenu d'un pot........ très-amplement fourni, et se retire lestement. « Plus de » quartier, s'écrie le militaire, outré de » rage ! *Garde à vous.... en joue.... feu....* » ! et voilà les vitres criblées de balles, et deux glaces magnifiques en canelle. « *Par » file à gauche en avant, marche*, reprend » le garde française » ; et il monte l'escalier avec intrépidité. Mon oncle fait une seconde décharge ; trois soldats aux gardes tombent, les autres sautent par-dessus le secrétaire et le buffet ; ils frappent à grands coups de crosse sur la première porte, et Thomas n'a pas eu le tems de recharger.

Dès qu'il voit sa porte ébranlée et prête à céder, il se retire dans son salon, et, armé d'une pince rouge, il attend avec son sang-froid ordinaire le moment de

faire jouer sa mine, et ce moment n'a que la durée d'un éclair : à peine un passage est ouvert, et les gardes françaises se précipitent, la baïonnette en avant.

Riboulard, qui s'est persuadé que mon oncle doit infailliblement succomber, que l'affaire est finie, et qu'il ne reste qu'à mettre la main sur le coffre fort, Riboulard s'est coulé, sur les coudes et les genoux, entre les jambes des gardes françaises, par qui il craint d'être prévenu ; il a pris la tête du détachement ; il se dispose à inventorier à son profit les effets de Thomas, pendant que les autres vont l'expédier : il cherche de l'œil les armoires : mon oncle le reconnoît. « A toi, vieux co» quin, lui crie-t-il » ! et il met le feu à la traînée : les chenets volent, ils brisent les hommes et les meubles ; la porte, son chambranle et une partie du mur s'écroulent sur les assaillans ; Riboulard, qui enjamboit la mine à l'instant de l'explosion, est perpendiculairement coupé en deux depuis le *scrotum* jusqu'à l'*occiput* ; tous les gardes françaises sont blessés grièvement, et Thomas recharge ses pistolets en continuant de fumer sa pipe.

Cependant ce vacarme épouvantable attiroit de toutes parts une foule de curieux, et de patrouilles du guet, et de troupes réglées : celles du guet vouloient entourer la maison, pour que le coupable

ne pût s'évader, et conseilloient aux autres de recommencer l'assaut. Les gardes suisses et françaises demandoient des échelles pour monter à toutes les croisées à la fois, bien sûrs de prendre ainsi, ou de tuer un homme qui ne pourroit faire face de tous les côtés ; on court au dépôt pour les incendies ; et monsieur le comte qui, après le spectacle, a été souper chez certaine femme de robe dont le mari est en vacances, rentre avec son grison Germain.

Il s'étonne, il s'informe à son tour ; il apprend les événemens incroyables de la nuit : il étoit lieutenant des mousquetaires, et les hommes de courage aiment ceux qui leur ressemblent ; le comte se décide aussitôt. Il entre chez lui, prend un bonnet blanc, une serviette et un couteau à gaîne ; il monte chez mon oncle, lui parle dès la première porte, pour éviter un *quiproquo*, arrive jusqu'à lui, déclare que dans dix minutes vingt échelles vont être plantées, et sa superbe défense inutile ; il le presse, il le conjure de sauver un brave dont la valeur ne devoit être funeste qu'aux ennemis de l'état. Thomas vouloit, disoit-il, brûler encore quelques amorces avant de penser à la retraite, qu'il convenoit pourtant avoir préparée. Le comte lui réplique qu'il est beau d'avoir résisté seul à quarante hommes ; mais qu'il y en a deux cents dans la cour, qu'il

est

est encore une sorte d'honneur à leur échapper, et qu'il n'y a pas un moment à perdre. Thomas se rend enfin : il enfonce le bonnet sur ses oreilles, fait un tablier de la serviette, passe le couteau dans la ceinture, y fourre aussi ses pistolets, marche vers l'arrière-cabinet, et le comte descend chez lui.

A peine mon oncle est-il accroché à ses draps, qu'un piquet de soixante hommes défile et se range dans le jardin. Thomas, toujours maître de sa tête, tire ses quatre coups en l'air, jette ses pistolets dans le cabinet, et se laisse glisser à terre. Il court au commandant, il joue la frayeur, il s'applaudit d'être échappé à la décharge qu'il vient d'essuyer à bout portant ; il engage la troupe, d'un ton patelin, à être sur ses gardes, parce que l'enragé de là-haut a encore quarante coups à tirer. En se plaignant, en se félicitant, en conseillant, il file le long de la ligne, il gagne la cour. Un grenadier suisse lui longe un coup de bourrade en lui disant : « Ranche-toi de là, fouti carcotier ; pas de pourchois ici ». Mon oncle se le tient pour bien dit ; il se retire au milieu des curieux qu'on tenoit sur les derrières ; il pousse, il se fait jour du côté de la rue, se dégage de la foule, marche au petit pas jusqu'au boulevard, tourne le coin, prend sa course, arrive chez Vernier, qui

croit voir un fantôme, qui le tâte de la tête aux pieds, et qui donne des larmes de joie à cette espèce de résurrection.

Cependant les échelles sont plantées là-bas, et les grenadiers montent de toutes parts, le fusil en bandoulière et la hâche à la main. Les jalousies, les châssis volent en éclats, et les assiégeans entrent en foule. Ils commencent un feu roulant sur les armoires, sur le coffre au bois, sur les alcoves, sur tout ce que mon oncle peut avoir transformé en citadelle; ils percent de leurs baïonnettes les courte-pointes e les matelas; ils courent de chambre en chambre, et portent la destruction ave eux; ils furètent enfin le cabinet: le draps attachés à la fenêtre, constaten l'émigration. On se répand dans l'hôtel on fait ouvrir toutes les portes, on com mence des perquisitions rigoureuses, (bientôt on perd de vue l'objet principa Les suisses, qui se sont chargés de visite les caves, s'y enivrent et s'y endorment les gardes françaises houspillent l'hôte lière, les filles d'auberge, les *locatrices*, q toutes crient au viol de manière à n'ête entendues de personne; les soldats c guet se garnissent les poches; le tems s' coule, les corps-de-garde restent vides les filous et les amans s'emparent du pav enfin le résultat de cette nuit étonnante c'est qu'à l'exception des morts, des batt

et des volés, chacun a eu du plaisir; chacun a fait ses affaires; ce qui arrive par fois dans les petites révolutions, ainsi que dans les grandes.

CHAPITRE VII.

Mon oncle se fait capucin.

La surprise dissipée, la joie calmée, il fallut parler raison. « Hé bien, monsieur, » dit Vernier à mon oncle, quel parti » allez-vous prendre? — Ma foi, je n'en » sais rien. — Si vous m'aviez confié votre » démêlé avec le recruteur, ce qui s'est » passé entre vous et le ministre, je vous » aurois donné des conseils, je vous aurois » soustrait aux recherches, et on auroit » peut-être trouvé des protecteurs faits » pour arranger cette affaire. — Je l'ai arrangée tout seul. — Mais, pensez donc » à ce que vous dites: vous avez résisté » aux ordres du roi...... — Pourquoi en » donne-t-il de semblables? — Vous avez » tué votre beau-père.... — C'étoit un vieux » coquin. — Et vingt autres.... — Qui n'avoient que faire de se mêler de cela. — » Et savez-vous où cela mène? — Je ne » m'en inquiète guères. — A être rompu » vif. »

Un homme courageux brave la mort les

armes à la main ; mais l'idée de la roue est faite pour glacer les plus déterminés, et Thomas pâlit aux derniers mots de Vernier. Celui-ci profita de l'impression qu'il venoit de produire ; il peignit ce supplice avec des couleurs si fortes et si vraies, que la constance de mon oncle l'abandonna tout-à-fait. Ce n'est plus cet homme terrible qui deux heures avant faisoit tout trembler ; c'est un foible enfant, aussi incapable de se déterminer que de résister à l'impulsion qu'on voudra lui donner.

Vernier lui représenta que le maître dont l'hôtel avoit servi de théâtre à la guerre, savoit qu'il avoit de l'argent ; qu'il ne manqueroit pas de chercher un dédommagement aux pertes énormes qu'il venoit d'essuyer ; qu'à cet effet il donneroit à la police tous les renseignemens nécessaires ; qu'il indiqueroit les parens et les amis qui pourroient donner retraite au dévastateur de sa maison, et qu'en conséquence il lui étoit impossible de garder mon oncle chez lui. Mon oncle, assis sur ses talons, les coudes sur ses genoux, et le menton sur ses deux mains, écoutoit tout, et ne répondoit plus. Vernier proposa différens moyens que mon oncle n'admit ni ne rejeta : Vernier le laissa à ses réflexions, et discuta, avec sa jolie femme, les avantages et les inconvéniens des différens partis qui s'offroient à son imagination.

Il vouloit envoyer Thomas en Hollande, à Dantzick, à Saint-Domingue, où son argent, qu'il avoit heureusement exporté de l'hôtel, lui donneroit des moyens d'existence, et où le souvenir de ses fautes passées le rendroit peut-être économe et laborieux. Suzanne, qui avoit autant de jugement que de gentillesse, prévoyoit que toutes les autorités se ligueroient contre son frère, qu'il seroit proscrit par-tout, que par-tout, ses manières et son langage le feroient remarquer, et qu'il seroit arrêté avant d'être aux frontières. Elle conclut qu'il falloit le cacher pendant la vivacité des premières recherches, sauf à se déterminer ensuite selon les circonstances

Vernier se rendit à l'avis de sa femme, et il ne resta plus qu'une difficulté ; c'étoit de savoir où on le cacheroit. Le père Vernier et le vieux sergent étoient des amis sûrs ; mais ils avoient paru à l'hôtel, et leur condescendance pouvoit les compromettre, et hâter la perte de Thomas.

Le grand sérieux avec lequel les jeunes époux cherchoient des moyens rassurans, ajouta au découragement du vainqueur désespéré de l'être. Le jour commençoit à pointer, et déjà il croyoit voir entrer chez sa sœur ceux qui avoient échappé à sa furie : il voyoit plus loin, un cachot noir et infect, la mine rébarbative des juges, et au fond du tableau, la redoutable barre

de fer. Cette effrayante perspective rendit quelque ressort à son imagination éteinte; il s'occupa enfin de lui, et nomma d'une voix foible sa marraine de la rue Jean-Saint-Denis, celle qui lui donnoit, dans son enfance, des pommes de terre qu'il ne mangeoit pas toujours.

Vernier, qui aimoit beaucoup mon oncle, mais qui tenoit singulièrement aux douceurs dont il jouissoit près de sa petite femme, Vernier, dont l'inquiétude augmentoit à chaque instant, saisit aussitôt cette idée. Mon oncle avoit encore le bonnet blanc, le tablier et le couteau à gaîne; Suzanne lui couvre le visage de poudre, lui met une tourtière sous le bras, l'embrasse, et respire enfin en liberté, en le voyant de sa fenêtre marcher vers un asile sûr, et s'éloigner de son paisible domicile.

La mère Madeleine vivoit encore. Elle étoit vieille et piailleuse, mais bonne diablesse au fond. Elle avoit déjà ouvert sa boutique, et étalé aux amateurs une falourde et trois choux, lorsque Vernier et mon oncle l'abordèrent. Elle pleura, quand elle sut que ce grand jeune homme étoit son filleul; elle ouvrit ses yeux éraillés, quand il lui demanda un coin de son grenier; elle rit, quand il lui mit un double louis dans la main.

Pour empêcher dame Madeleine de parler du filleul aux commères du voisinage, il

falloit nécessairement la mettre dans la confidence : Vernier lui parla de manière à s'assurer de sa discrétion, et il la quitta persuadée qu'un mot pouvoit faire rompre mon oncle, et que le bon Dieu la puniroit tôt ou tard de l'avoir dit.

Madeleine logeoit en effet dans un petit grenier qu'il falloit que Thomas partageât avec elle ; mais, d'après son indifférence pour les femmes, et l'âge beaucoup plus que canonique de la marraine, il ne pouvoit rien résulter du voisinage : les plus méchans esprits n'auroient même pu en médire.

Dans le courant de la journée, Vernier porta petit-à-petit dans le galetas ce qui pouvoit en rendre le séjour supportable ; un peu de vin, un peu d'eau-de-vie, un peu de tabac. A chaque voyage il renouveloit à Madeleine l'injonction de se taire, et à Thomas, celle de ne pas sortir du taudis. Quand l'ordre des journées y fut à-peu-près établi, il cessa d'y venir, de peur de se faire remarquer.

Cependant le combat de mon oncle faisoit un bruit de tous les diables ; on en parla même à la cour. Le ministre étoit furieux de son évasion, le lieutenant de police, du mépris de son autorité ; le maréchal de Biron, de la mort de ses gardes-françaises ; le châtelet, de ne pas tenir le délinquant ; les colporteurs, de ne pouvoir crier son

arrêt de mort ; maître Samson, de ne pouvoir faire son office.

Ainsi que l'avoit pensé Suzanne, le signalement de Thomas fut envoyé à tous les procureurs du roi, à toutes les maréchaussées, à tous les commissaires de la marine, à tous les commandans de place, à tous les pousseculs, à tous les gouverneurs des colonies, à tous les ambassadeurs des puissances étrangères, et même à nos consuls en Barbarie. Le roi, qui ne se mêloit jamais de ses affaires, et qui attachoit une grande importance à celle-ci, parce qu'on lui avoit monté la tête, le roi de France, parbleu, jura, la main non pas sur l'évangile, mais sur le sein de madame de Pompadour, qu'il aura raison de Thomas.

Thomas bravoit, de son grenier, les rois, les ministres et les agens subalternes. Couché la nuit sur la paille, fumant le jour quand il étoit seul, buvant avec Madeleine quand elle pouvoit quitter la boutique, perdant insensiblement les impressions sinistres qui l'avoient d'abord agité, il ne faisoit de vœux que pour obtenir de Vernier un supplément de liquides proportionné à son estomac et à ses habitudes. Vernier, qui n'étoit pas très-sûr du beau-frère quand il étoit de sang-froid, résistoit à ses instances, il lui refusoit même de l'argent, et Thomas, que la soif rendoit industrieux, imagina de déterminer Madeleine à mettre

son *casaquin* des dimanches au Mont de-Piété, « afin, disoit-il, que je puisse boire, » puisqu'il ne me reste que ce plaisir-là ». Il étoit bien sûr que Vernier finiroit par payer l'écot, et Madeleine, qui aimoit à syroter, trouva aussi son compte à complaire au filleul.

Il but donc, le cher filleul, et si bien, qu'il sentit un violent désir de humer le grand air et d'exercer ses jambes engourdies. Madeleine, à qui le vin avoit donné de l'esprit, lui parla à-peu-près comme l'avoit fait la gouvernante des savoyards, à une époque moins grave à la vérité : il avoit répondu à Marguerite, qu'il aimoit autant être enfermé à Bicêtre que dans son galetas ; il répondit à Madeleine, qu'il aimoit autant être rompu une heure en public, que de l'être toute sa vie dans une mansarde où il ne pouvoit se tenir debout. Il enfila l'escalier, et Madeleine, dont l'esprit ne pouvoit le suivre, et dont le corps aviné étoit devenu immobile, le regarda aller, en poussant un profond soupir.

Les Champs-Elisées sont à deux pas de la rue Jean-Saint-Denis ; c'étoit un dimanche, il faisoit beau, cette promenade devoit être couverte de monde, et ce fut celle que mon oncle choisit, d'après le proverbe : *Plus on est de fous, et plus on rit.*

Il n'avoit pas fait deux tours, qu'une pente irrésistible l'entraîna du côté des ca-

tés, et il se trouva nez à nez avec Vernier et Suzanne, qui se regaloient conjugalement de la bouteille de bière et de la douzaine d'échaudés.

A son aspect, Suzanne jeta un cri perçant, Vernier demeura pétrifié. Thomas prit un tabouret, s'assit, vida la bouteille d'un trait, et demanda un bowl de punch. Suzanne prétendoit qu'il n'avoit que trop bu; Vernier prétendit qu'il falloit l'achever, le mettre dans un fiacre, et le reporter chez lui. Le bowl fut servi; mais cette fois la prévoyance de Vernier se trouva en défaut : Thomas, après avoir bu le punch à-peu-près à lui seul, se leva, et alla se perdre dans la foule, d'un pas ferme et assuré.

On ne voit pas avec indifférence un frère, un bienfaiteur chercher de gaîté de cœur des dangers dont on a pris tant de peine à le garantir; on ne pense pas sans effroi aux suites que peuvent avoir sa folle imprudence, et au déshonneur qui doit en réjaillir sur une famille innocente. Les pauvres jeunes gens ne fermèrent pas l'œil de la nuit; ils se parlèrent peu, et ils pensèrent chacun de leur côté à ce qu'on pourroit faire pour contenir un homme qui vouloit absolument être rompu.

Suzanne se lève de grand matin, et sans s'ouvrir à son mari, qui n'étoit pas dévot, elle fut consulter son confesseur, en qui sa

mère, de pieuse mémoire, lui avoit toujours dit qu'elle devoit avoir une confiance sans bornes.

Ce confesseur, le révérend père *Esprit de Tinchebrai*, capucin indigne (1), de la rue Saint-Honoré, jouissoit de la plus haute considération auprès du sexe. et sans doute il la méritoit. Il ne s'informoit jamais de ce que les petites filles faisoient quand elles étoient seules; il ne demandoit pas même aux petites femmes *si leurs maris ne semoient pas le bon grain sur la pierre.* Il étoit un des flambeaux de l'ordre, lisant couramment son bréviaire, sachant à merveille que *panis* veut dire du pain, *vinum* du vin, *Deus* Dieu, et c'est tout ce qu'il faut savoir pour opérer une consécration. C'étoit en outre un théologien ergoté, qui embarrassoit les plus subtils par la manière adroite dont il se rendoit inintelligible, et quant à l'éloquence de la chaire, personne ne pouvoit lui en *remontrer*, témoin ce sermon fameux qu'il composa pour les Capucines de la place Vendôme, qui fit tant de bruit dans le tems, et dont peut-être vous

(1) Les Capucins prennent humblement la qualité d'indigne, comme les Papes s'intitulent serviteurs des serviteurs de Dieu. Ces serviteurs-là étoient souverains, et les capucins indignes ont confessé des rois, et par conséquent gouverné des royaumes.

ne connoissez pas seulement l'exorde, que je vais vous transcrire, pour vous donner une idée du tout.

« Tant et tant de fois vous m'avez demandé, illustres amazones, que je vinsse
» dans votre benin couvent, flanqué de
» toutes parts de bastions et de guérites,
» comme une Sion inexpugnable, pour
» alimenter vos ames virginales du pain
» doucereux de la parole évangélique,
» qu'enfin *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*
» Je suis venu combattre avec le glaive
» spirituel les satrapes infernaux et le père
» frauduleux du mensonge; j'ai vu l'excel-
» lence de vos esprits, qui découvrent le
» talon des pensées les plus sublimes avant
» qu'elles aient montré le nez; et j'ai vaincu
» ma modestie, qui m'empêchoit de paroî-
» tre devant le parlement voilé de vos ré-
» vérences cloîtrées. Puissai-je surgir sans
» naufrage au port désiré de vos flam-
» boyantes approbations !

» Avant d'entrer en matière, faisons un
» petit compliment à Marie, l'étoile pous-
» sinière du ciel, le protocole de toutes
» perfections, cet océan de graces, cette
» vertu sainte et flottante sur la mer du
» monde, dont le Saint-Esprit fut le pi-
» lote, et l'ange Gabriel le garde-marine,
» quand il lui dit : *Ave Maria.* »

Le reste du discours est au moins de la même force, et les talens du père Esprit

ne

ne se bornoient pas à la prédication. Il étoit auteur de deux ouvrages dont nous ne pouvons trop recommander la méditation aux fidèles : *La Tabatière de la grace, pour faire éternuer vers le Sauveur*, et *la Seringue spirituelle, pour l'ame constipée en dévotion.*

Le révérend père n'eut pas plutôt entendu le récit de sa pénitente, que touché de ses anxiétés, il forma le projet d'attirer à Dieu un pécheur enfoncé dans *la sentine du vice.* Il dit à Suzanne dans son style séraphique, qu'il ne m'appartient pas de vouloir imiter, qu'aucune des actions de mon oncle ne portant l'empreinte de la bassesse, et n'étant que l'effet des passions, il ne falloit peut-être, pour en faire un second S. Augustin, que lui mettre sous les yeux des exemples salutaires ; que puisqu'il avoit la force requise pour porter la sainte besace, il se chargeoit de le faire admettre au noviciat ; que la règle lui défendant de sortir de l'année, et nul profane n'ayant le droit de souiller de ses perquisitions l'intérieur d'un monastère, il y seroit en sureté ; que si au bout de l'an le bienheureux S. François lui refusoit ses graces, il seroit le maître de rentrer dans le monde, qui l'auroit peut-être oublié ; qu'enfin, pour peu qu'il eût de raison, il sentiroit que quand on est brouillé avec le roi et la justice, il ne reste d'asile que dans les bras de Dieu.

Suzanne tomboit d'accord de tout cela. Mais comment proposer à un homme comme Thomas de se faire capucin ? Il eût été plus facile de lui persuader d'aller attaquer seul et prendre Gibraltar. Sa révérence répliqua que le Dieu des miséricordes autorisoit quelquefois une sainte violence. « *Compelle* » *intrare*, dit le Psalmiste ; *forcez-le d'en-* » *trer*. Qu'il entre donc, et je me charge du » reste. »

Suzanne rendit compte à Vernier de sa conversation avec le père Esprit, et Vernier trouva son idée excellente. Il n'entroit pas dans ses projets de mettre son beau-frère dans un cloître pour hériter de son vivant ; il étoit même persuadé que jamais il ne prononceroit ses vœux ; mais ne fit-on que le dérober aux recherches pendant quelques mois, c'étoit gagner beaucoup. La difficulté se bornoit à savoir comment on *forceroit Thomas d'entrer*.

Vernier étoit sage, prudent, mais il n'avoit pas l'esprit inventif. Suzanne, modeste, candide, étoit femme pourtant, et vive ce sexe pour les expédiens ! Elle ne dit que deux mots, et Vernier court chez cinq à six apothicaires ; il rapporte six grains d'opium, les fait dissoudre dans deux bouteilles de bon Bordeaux, il en met une dans chaque poche, et va rendre visite au beau-frère. Il lui fait une légère reprimande sur son escapade de la veille, il lui propose de

faire venir à dîner : Thomas accepte, on se met à table ; Vernier se ménage, Thomas se livre, l'opium fait son effet. Un fiacre attendoit à la porte, on y couche mon oncle, on part, on arrive aux Capucins, on descend le néophyte, on le déshabille, on lui coupe les cheveux, on le passe dans la robe de bure, on le ceint du fameux cordon, on lui chausse les sandales, on le porte dans une cellule écartée, on l'enferme à deux verroux, et on se retire.

Les vapeurs de l'opium se dissipent, Thomas étend les bras, il ouvre les yeux : un prie-dieu en chêne, un grand crucifix d'érable, une tête de mort frappent ses premiers regards ; il se met sur son séant ; sa robe, son cordon, ses sandales, sa tête rasée ajoutent à son étonnement ; il saute de son grabat, empoigne le dieu de bois, et frappe à grands coups à la porte ; la porte s'ouvre, vingt religieux, un cierge allumé à la main, entrent en silence, environnent Thomas interdit, et psalmodient un *Miserere* ; on lui présente la tête de mort, on la lui fait baiser ; on le remet sur son lit, on le couvre du drap mortuaire, et on psalmodie un *De profondis* : l'imagination de Thomas se frappe, il regarde avec des yeux égarés, il écoute sans rien entendre. Le père gardien l'engage, en nasillant, à se recommander au Très-Haut ; il lui annonce que depuis huit jours il est condamné, et

que la léthargie dont il sort, vient de l'effet terrible qu'a produit sur lui l'*audition* de son jugement. Thomas proteste avec bonhommie qu'il ne se souvient de rien de tout cela. Preuve nouvelle de la violence du choc, à ce qu'assure sa révérence ; et elle ajoute qu'il sera exécuté dans la journée, à moins qu'il n'accepte la condition à laquelle le roi, dans sa clémence, a attaché sa grace; c'est de se faire capucin, et d'édifier le monde, après l'avoir scandalisé par ses excès : et on a tellement compté sur sa vocation, qu'on a répondu de lui au roi, et qu'on l'a revêtu d'avance du saint habit. « Allons » donc, dit Thomas en soupirant, soyons » capucin, puisqu'il le faut; mais, sacre-» dieu, je ne croyois pas finir par-là ».

Les pères indignes se recrutoient déjà difficilement, et le fils du moindre bourgeois eût rougi de s'agréger à un corps sale, puant et ignare. En conséquence le serviteur des serviteurs avoit accordé aux capucins, dans sa sollicitude paternelle, un bref qui dispensoit des épreuves du noviciat les sujets dont la ferveur ne pourroit supporter un an d'attente. Comme la réponse de mon oncle annonçoit une ferveur extraordinaire, le père Esprit lui proposa de se faire l'application du bref, et à l'instant même le père gardien reçut les vœux de Thomas sous le nom de *frère Ange, de Paris*.

Ce n'étoit pas précisément ainsi que la

chose avoit été arrangée entre Suzanne et son confesseur ; mais on n'a qu'un moment pour ramener la brebis égarée, et, quand il s'offre, il faut le saisir. Quel est le chrétien, attaché à l'honneur de la religion, qui condamneroit cette fraude pieuse ?

On caressa beaucoup le frère Ange, on le flatta, on le fit bien manger et bien boire, on le laissa jurer le reste de la journée, et le lendemain, à l'issue des matines, on le mit en route avec un compagnon, le bâton à la main, le capuchon sur les yeux, et la robe retroussée sur les côtés avec des bretelles de cuir.

Vernier, curieux d'apprendre le résultat du stratagême, avoit fait semblant d'écouter une messe, pour se glisser de l'église chez le gardien. Il apprend que son beau-frère se rend au couvent d'Arras, sous la conduite d'un père pieux et adroit, et que la famille peut disposer des biens de celui qui vient de mourir au monde, après toutefois avoir fait une aumône au couvent. A quoi eussent servi les représentations de Vernier ? Thomas étoit *encapucinaillé*, et comme l'observa très-spirituellement Pilate, de patibulaire mémoire, *ce qui est dit, est dit.*

Robin avoit appris à Thomas à faire le marquis ; le père Séraphin apprenoit au frère Ange à faire le capucin. Le long de la grande route, il le faisoit parler du nez, il

lui montroit les roulemens d'yeux, les révérences avec les mains croisées sur la poitrine ; il lui enseignoit l'usage du chapelet, il lui répétoit plusieurs mots mystiques qui ont la vertu d'arracher aux paysans la miche de pain, le quartier de lard, et quelquefois la poularde fine ; enfin, quand on rencontroit une chapelle, le père Séraphin y disoit une messe blanche, c'est-à-dire, une messe pour rire, et la faisoit servir par le frère Ange, auquel il souffloit les *répons*.

Le frère Ange s'impatientoit, bâilloit, trépignoit, et de tems en tems s'écrioit : « Hé, va te faire f....., père Séraphin » ; et le père Séraphin ne faisoit pas semblant de l'entendre.

On logeoit dans toutes les *capucinières* de la route, et les pères indigues, prévenus par l'acolyte de mon oncle, de la bizarrerie de son caractère, et de la nécessité de l'amadouer encore, le fêtoient à l'envi, l'abreuvoient à gogo, et prioient pour qu'il persévérât dans le chemin de la grace.

Mais à Arras, les choses changèrent tout-à-fait. Le père Séraphin avoit étudié à fond le nouveau frère, et il conseilla au gardien de prendre d'abord sur lui un empire absolu, s'il vouloit l'empêcher de compromettre *la dignité de l'ordre.* Le gardien, profond observateur, s'aperçut dans la journée même, que le père Séraphin ne l'avoit pas trompé, et que le frère Ange

n'avoit du capucin que l'habit : il essaya cependant d'abord la voie des remontrances, dont le frère Ange se moqua complétement.

En servant la messe, il faisoit des mines au célébrant, qui se tournoit au *dominus vobiscum* ; aux vêpres, il chantoit le verset quand on entonnoit l'antienne ; il déroboit au réfectoire les rations de vin qu'il pouvoit attraper ; il manquoit de respect à toutes les révérences, il juroit toujours par-ci, par-là, et quand on l'envoyoit à la quête pour vingt-quatre heures, il restoit huit jours dehors, parce qu'il n'aimoit pas le couvent ; et les paysans le choyoient, parce qu'il étoit luron, et qu'il ne cajoloit pas leurs femmes ; aussi rentroit-il à la *capucinière*, chargé de denrées de toute espèce. Souvent la besace ne suffisoit pas, et il se faisoit alors pompeusement précéder de deux ou trois ânes qui ployoient sous le faix, et qu'il chassoit devant lui avec une grace toute particulière.

Ces récoltes abondantes adoucissoient l'acrimonie des humeurs des bons pères : on ne pouvoit, sans outrager la providence, sévir contre l'organe dont Dieu se servoit pour faire pleuvoir sa manne ; on ne pouvoit non plus tolérer absolument les déportemens du frère. Pour tout concilier, on lui infligeoit des pénitences douces, comme de l'envoyer à genoux, les bras en croix, au milieu du jardin, pendant que les au-

tres dînoient ; et frère Ange alloit faire diète au cabaret, avec l'argent que Vernier lui envoyoit quand il en avoit besoin, et les bons pères n'avoient pas l'air de s'en apercevoir.

Un événement remarquable, un très-grand événement, un événement de la plus haute importance précipita la perte absolue du frère Ange : le père provincial de la province d'Artois étoit mort, et il étoit question de lui donner un successeur.

Déjà les gros bonnets de l'ordre se rassembloient de trente lieues à la ronde ; déjà le jour de la tenue du chapitre étoit fixé ; la salle des élections préparée ; les intrigues, les cabales en activité.

Mais, mon très-cher frère et très-patient lecteur, ces intrigues, ces cabales ne ressemblent pas à celles des gens du monde, qui sollicitent ouvertement, et qui cherchent à nuire à leurs rivaux. Ici le hasard, ou plutôt la sainte providence décide seule en faveur du candidat, et c'est cette providence avec qui on cherchoit à s'entendre.

Tâchons de nous entendre nous-mêmes, et expliquons dans toute son étendue le mode d'election, que mon pauvre oncle ne connoissoit pas plus que vous, et dont il eut le malheur de rire. Peut-être, hélas ! rirez-vous vous-même, quand je vous dirai que tout tenoit à un pou.. Oui, monsieur ou madame, peut-être bien mademoiselle, tout

tenoit à un pou qui s'appelle *le pou séraphique*.

La cloche a sonné : tous les pères sont rassemblés autour d'une grande table couverte de papier blanc ; les frères, qui n'ont droit à aucune dignité, sont humblement rangés en cercle derrière les révérences : on chante le *Veni creator* ; on s'assied.

Chaque père tire un peigne de sa manche ; chacun se peigne la barbe sur la table ; une nuée de poux couvre le papier.

Aussitôt toutes les lunettes sont braquées ; on cherche, on examine, on conteste, on commente longuement, gravement, et quand le pou le plus gros, le plus gras, le plus appétissant est tiré de la multitude, et proclamé *pou séraphique*, les autres, soigneusement enveloppés dans le papier, sont brûlés dans l'encensoir, et la fumée de leur graisse offerte en holocauste.

Celui dont la barbe a eu le bonheur de produire et d'élever le saint pou, est nommé *provéditeur*, ou, si vous l'aimez mieux, président du chapitre ; et comme il est de la foible humanité de courir après les grandeurs, aucun père ne s'étoit peigné depuis le commencement de la maladie du provincial indigne ; aucun ne s'étoit même gratté, et au contraire, chacun avoit soigné, alimenté, engraissé les insectes aimables à qui il pouvoit devoir la prééminence d'un moment : première cabale.

La cérémonie préliminaire terminée, on

procède à l'élection. On marque scrupuleusement le milieu, le juste milieu de la table; on y place avec respect le pou séraphique, qui va manifester les décrets célestes. Tous les pères ont le menton appuyé sur le bord de la table, et la barbe étendue en éventail. On attend, dans le silence et le recueillement, qu'il plaise au pou de se choisir une retraite, et le prédestiné dont la barbe a recueilli ce trésor, est à l'instant promu au grade éminent de provincial. Que d'efforts pour l'attirer, ce pou bénévole! L'huile de poisson, le cambouis, et ce qu'il y a de plus odorant a dès le matin humecté, parfumé, engraissé les barbes des bons pères : seconde cabale.

Le nouveau provincial entonne un *Te Deum*, les subordonnés font *chorus*, et le tout se termine par un grand dîner, où on boit, à la santé des bienfaiteurs de l'ordre, les vins excellens qu'ils ont envoyés pour la fête.

Dès le commencement des opérations mystiques, frère Ange avoit ri de ce rire qui annonce le mépris des choses les plus respectables. On lui avoit passé les juremens, le cabaret, l'ivresse, le défaut de soumission; mais rire du pou séraphique! c'est ce que capucin n'a jamais pardonné, c'est ce qu'il ne pardonnera jamais. Comme la dissimulation est une des vertus du cloître, on ne laissa rien percer de l'indignation

générale qu'avoit excitée le frère Ange.

Il étoit à peine endormi, qu'il fut éveillér en sursaut. On l'a saisi par les quatre membres ; on le lie malgré ses efforts, on le bâillonne pour étouffer ses cris ; on le prend, on le transporte dans une partie du couvent où il n'a jamais pénétré ; on lève une grande pierre, on lui passe une longue corde sous les bras, on dit sur lui les prières des agonisans, on le descend dans un trou de soixante pieds de profondeur, et on remet la pierre en lui disant : *Vade in pace*, c'est-à-dire, allez en paix, à un homme qu'on envoie aux diables.

Le frère Chrysostôme fut chargé d'avoir soin de lui, et ces soins devoient se borner, tous les jours, à une demi-livre de pain et une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur d'appeler le frère Ange à lui. On écrivit à Vernier qu'il étoit mort subitement ; ce qui étoit vrai dans un certain sens appelé par les moines *restriction mentale.*

Cependant Chrysostôme, hypocrite consommé, n'étoit pas au fond plus capucin que mon oncle ; il avoit été flibustier, hussard, et la conformité de goûts et d'habitudes lui avoit donné de l'amitié pour Thomas : il lui faisoit faire bonne chère, lui fournissoit du tabac à fumer, de la paille fraîche de tems en tems, et une robe neuve quand la sienne étoit usée. Il auroit pu instruire Vernier de la position désagréable

de son ami ; mais ils n'étoient pas plus savans l'un que l'autre ; il eût fallu que Chrysostôme se confiât à quelqu'un ; la moindre indiscrétion le perdoit lui-même : il craignoit le *vade in pace.* Il auroit pu faciliter l'évasion du pauvre captif ; mais il eût fallu fuir avec lui, et il se trouvoit bien d'être capucin. Il se borna donc à de bons offices qui ne pouvoient le compromettre, et à tromper l'ennui du patient, en lui faisant espérer que les bons pères se relâcheroient tôt ou tard : il savoit de reste que les dévots sont persévérans dans la vengeance comme dans l'ignorance, l'intolérance, l'arrogance, la bombance et la concupiscence.

Laissons mon oncle dans son trou, dont il ne peut sortir sans ma permission, et, pour diversifier vos plaisirs, allez oublier sa tristesse aux genoux de votre maîtresse, et puisse enfin l'enchanteresse, souriant avec gentillesse à votre noble hardiesse, encourager votre tendresse, passer d'amour à la foiblesse, et perpétuer votre ivresse !

Fin du troisième volume.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 01 13 001 5